

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 8eme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

**ABONNEMENT:**

Un an - - - \$2.00  
Six mois - - - 1.00  
Strictement payable d'avance

**REDACTION:**

**80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.**  
TEL. BELL MAIN 999

**A L'ETRANGER:**

Un an - - - Quinze francs  
Six mois - - - Sept francs  
Strictement payable d'avance

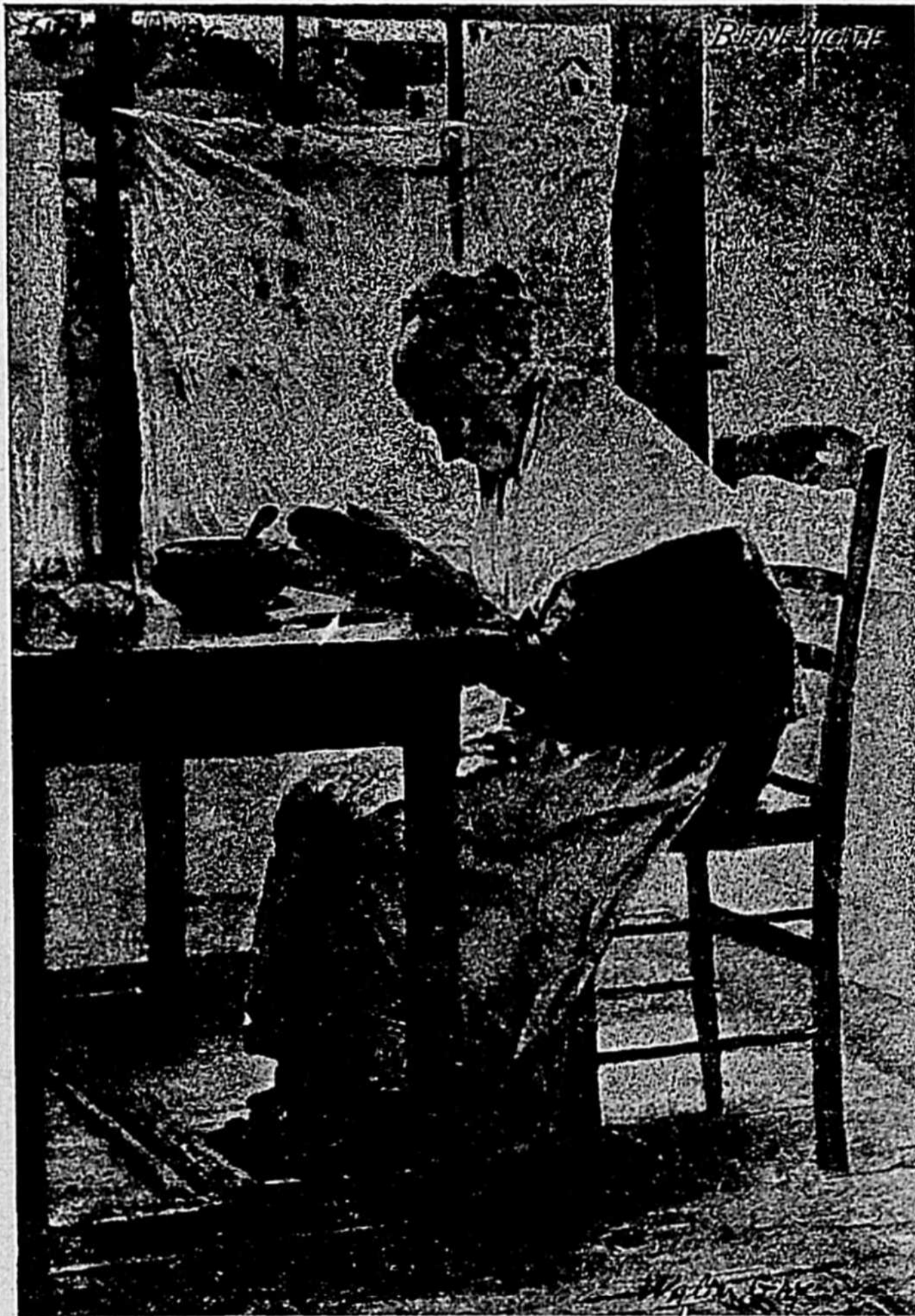
CHAMBRE 44

**20 rue Saint-Jacques,**  
MONTREAL

ADMINISTRATEURS

**VALIQUETTE & DUBE**

**Tel. Bell Main 3795**



LE BENEDICITE

(Gravure exécutée dans l'atelier de L.-A. Morrissette,  
Graveur-Imprimeur, 22 rue Notre-Dame-Est.)

## ...SOMMAIRE...

- Neige de Souvenirs (poésie).....Fernand Richard
- Pensée d'Automne (poésie).....Mme Alphonse Daudet
- "Les yeux qui s'Ouvrent".....Françoise
- Lettre à ma Fille..... Henri Lanrezac
- Cours d'enseignement supérieur pour les jeunes filles.  
—Françoise.
- Pages oubliées.....Alfred Aubert de Gaspé
- Un jeu intéressant .....Françoise
- L'Art d'encadrer.....Fulano
- Recettes faciles, Conseils utiles.
- La Route s'achève (feuilleton) .....Jean Saint-Yves

MADAME  
**CHARLES VEZINA**

Modiste  
Tailleur

**221 Rue Amherst,**  
MONTREAL.

TELEPHONE  
EST 2005

COSTUMES  
Manteaux d'Hiver

TOILETTES

ROBES

BLOUSES

ETC.



Nous acceptons les ré-  
parations en tous genres  
de fourrures.



La seule Modiste à Montréal qui  
livre son ouvrage en 6 jours.



Chez moi, vous n'attendez pas des semaines pour vos  
toilettes, car j'ai toujours les Modistes nécessai-  
res pour livrer tous mes ordres 6 jours après la  
commande donnée.



Jamais Trompées,  
Jamais Désappointées

SPECIALITÉ :

Teinture de Fourrures, Nettoyage et Réparations.

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 8ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

<p>ABONNEMENT :</p> <p>Un an - - - - \$2.00 Six mois - - - - 1.00</p> <p>Strictement payable d'avance</p>	<p>REDACTION :</p> <p><b>80, Rue Saint-Gabriel, Montreal</b> TEL. BELL MAIN 999</p>	<p>A L'ETRANGER :</p> <p>Un an - - - - Quinze francs Six mois - - - - Sept francs</p> <p>Strictement payable d'avance</p>
<p>CHAMBRE 44</p> <p><b>20 rue Saint-Jacques,</b> MONTREAL</p>	<p>ADMINISTRATEURS</p> <p><b>VALIQUETTE &amp; DUBE</b></p>	<p>Tel. Bell Main 3795</p>

## NEIGE DE SOUVENIRS

*Dans la sérénité de ce ciel de mystère  
Où baignent des clartés d'or et de diamant,  
Sous le geste alangui du chêne solitaire,  
Les rêves du passé reviennent lentement.*

*L'ange des anciens jours vers mon âme se penche  
Avec ses yeux pensifs aux sourires défunts  
Et voici que sur moi tombe la neige blanche,  
La neige des printemps frissonnants de parfums....*

*....Sous la neige des fleurs et des feuilles mourantes,  
Voici venir, avec leurs gestes de douceur,  
Les fantômes légers aux ailes transparentes  
De celles qui m'ont pris des lambeaux de mon coeur.*

*Ils inclinent vers moi — miracle de tendresse —  
Leurs doigts frêles, chargés de printaniers lilas;  
Ils effleurent mon front de leur tiède caresse  
En murmurant des mots que je ne comprends pas.*

*La prière d'amour s'élève vers la nue,  
Aussi douce qu'un chant d'enfant à son réveil;  
Puis des soupirs tremblants d'une ivresse inconnue.  
Vibrent sous les lueurs du mystique soleil.*

*Mais l'astre va s'éteindre en les nuages roses;  
Sur les vierges s'étend le paisible linceul  
Et rien ne reste plus que des parfums de roses;  
..Comme aux temps écoulés me voici calme et seul.*

*Regardant s'envoler dans le ciel de mystère  
Où baignent des clartés d'or et de diamant,  
Sous le geste alangui du chêne solitaire,  
Les rêves du passé qui meurent lentement...*

**Fernand Richard.**

## PENSEE D'AUTOMNE

*Tout ce qui dort en nous trouve un jour son réveil,  
A l'heure d'espérance ou de mélancolie,  
Tout ce qui chante à l'ombre ou rayonne au soleil,  
Les oiseaux qu'on délaisse et les fleurs qu'on oublie.*

*Mais quelquefois, laissant les beaux jours un à un,  
Eteindre à l'horizon leur clarté douce et rose,  
Les âmes bien longtemps gardent chant et parfum  
Dans le gosier muet, dans la corolle close.*

*Pour les unes, la vie eut trop de beaux rayons  
Pour que la fleur d'un rêve y put vivre ignoré;  
D'autres ont vu la neige emplir tous les sillons  
Où leur espoir semait quelque moisson dorée.*

*Puis la saison passée et le printemps éteint,  
En ces âmes les fleurs et les chansons tardives  
Eclatent tout à coup, mais aux pires destins  
Les rameaux sont sans force et les voix sont plaintives.*

**Mme Alphonse Daudet.**

## “Les Yeux qui s'Ouvrent”

J'ai lu un livre admirable, si humain, si plein de vie, aux enseignements si puissants qu'il m'est un devoir de le recommander à mes lectrices.

Toutes doivent en prendre connaissance: les jeunes filles qui, du seuil de leur maison d'éducation, se préparent à entrer dans le monde aussi bien que les femmes mariées, qui n'ont pas encore appris, peut-être, qu'un bataillon de vertus conjugales ne suffit pas toujours pour garder un mari à son foyer.

Chose curieuse à constater, l'homme, cette créature si raisonnable, — c'est lui qui l'affirme, nous devons le croire, — l'homme, dis-je, est encore celui qui obéit le plus à un caprice, à une fantaisie.

Pourquoi? il ne le sait pas lui-même, et peut-être ne se l'est-il jamais demandé; un minois agréable, une jolie taille, un sourire plein de promesses savent attirer ses regards, enflammer son cœur. “Dérailonnant l'amour”, ainsi que dit Musset, qui connaissait son sexe, il lui faut ce jouet dont le prix est l'anneau de mariage.

Hélas! la poupée ne contient souvent que du son, et, quand il en a fait la navrante constatation, adieu bonheur! adieu, amour!

Ce qui prêchera mieux que toutes les théories, c'est le livre de Henry Bordeaux, “Les Yeux qui s'ouvrent” dont on me permettra de donner ici, une courte analyse.

Ces yeux fermés, tout le monde va les reconnaître en regardant dans son entourage. La description qu'en fait Henry Bordeaux est applicable à un si grand nombre de ces aveugles, qu'il vous semble, — tant elle est palpitante d'actualité et de vérité — les avoir toujours connus.

Je songe au bien qu'une telle lecture va opérer dans quelques intelligences et j'ambitionne à l'écrivain, plus encore que j'envie son style qui me charme et me subjugué, les résultats consolants que son enseigne-

ment ne manquera pas de créer.

Le roman s'ouvre dans l'étude de Maître Tabourin, avocat à Grenoble. On vient d'y recevoir l'avis d'une instance en divorce de M. Derize, historien très en vue dans le monde des lettres, et de sa femme, la jolie Elizabeth Derize.

Les clercs en causent en l'absence du maître. Il n'y a qu'une voix pour célébrer l'impeccable correction de Mme Derize, aussi vertueuse, assure-t-on, qu'elle est belle.

Cependant un saute-ruisseau affirme :

— J'avais prévu ce procès.

On se récrie hautement.

— “Voilà, fait le jeune Malaury. Un jour, au musée, M. Derize montrait les tableaux à sa femme. J'étais derrière eux. Ils s'étaient arrêtés devant le tableau d'un vieux, tout ridé.... “Regardez cette figure disait M. Derize, comme elle résume toute une vie de paysan, avec ses lutttes quotidiennes, avec de la tristesse, de l'épargne inscrites dans les crevasses de sa peau et du songe dans l'œil vitreux, et peut-être aussi un peu d'alcool...” C'est moi qui profitais de la leçon; Mme Derize, elle, belle et immobile ne bougeait pas plus qu'une borne... A côté du vieux, il y avait le portrait d'une dame à robe rouge, avec toutes sortes de fanfreluches. Mme Derize détaillait de l'œil la toilette, vous comprenez; elle a répondu: “La dentelle sur le velours c'est un heureux effet.” Alors, son mari, furieux a fini sa tournée sans un mot de plus.

—Après, réclama Vitrolle.—Après? reprit Malaury, après? Rien. Le divorce, c'est ça.”

Combien il a raison, ce jeune saute-ruisseau! “Le divorce c'est ça!” et combien de ces divorces ne sont pas inscrits par des requêtes au tribunal dans des études d'avocats! Il y a de ces séparations, tout aussi douloureuses que les premières, et qui s'effectuent dans le silence et l'ombre. Divorce intellectuel de deux

êtres appelés à vivre côte à côte, mur invisible mais réel qui isole à jamais de l'une de l'autre deux âmes qui devaient n'en former qu'une!...

Ce qui a amené le procès de séparation de corps d'Albert et d'Elizabeth, c'est une lettre compromettante écrite au mari par Anne de Sézery, et qu'Elizabeth a ouverte, en l'absence d'Albert ainsi qu'elle en a eu l'autorisation. Cette lettre contient une preuve manifeste d'une liaison entre les deux correspondants.

Vive surprise et profonde indignation de la part de la jeune femme, justement blessée de l'infidélité d'Albert.

Ce qui aigrit davantage Elizabeth, ce qui l'aide à la rendre implacable et sans pardon envers son mari, c'est que dans sa conscience, elle peut se rendre le fier témoignage de n'avoir rien à se reprocher.

N'a-t-elle pas été une honnête femme, dans la plus rigoureuse acception du mot? N'a-t-elle pas été maîtresse de maison modèle? N'a-t-elle pas entouré ce mari infidèle d'un dévouement à toute épreuve?

Soignée dans sa mise, ne lui a-t-elle pas fait toujours honneur? Belle comme elle l'est,—il lui est permis de ne pas ignorer la possession de cette qualité, — pourquoi lui a-t-il préféré Anne de Sézery, qui n'est plus jeune, qui a dû travailler pour vivre, et qui lui est inférieure en distinction et en élégance?

Combien de femmes font avec une même indignation un semblable raisonnement.

Le terrible pourquoi de ce drame conjugal, Elizabeth va l'apprendre par la lecture du journal d'Albert Derize qu'il a confié à son ami, Philippe Lagier. Celui-ci le remet à la jeune femme dans le but secret de l'éclairer sur l'âme de ce mari qu'elle n'a jamais devinée. De cette façon indirecte, elle comprendra encore—car Elizabeth est intelligente—que, sans le vouloir, sans s'en apercevoir, elle a contribué pour une large part au malheur qui vient d'arriver.

D'abord, Elizabeth feuillette ce journal sans intérêt; dès les premières pages ce ne sont que notes d'histoire, projets d'articles, observations de voyages qu'elle juge en-

nuyeux et indignes de son attention. Elle va en abandonner tout à fait la lecture, quand, de petites croix tracées au crayon bleu éveillent sa curiosité.

D'abord, ce sont les idées maîtresses d'une conférence sur le mariage prononcée à Paris et dont le succès a été retentissant :

"...La femme considère le mariage comme un fait immuable, comme une solution définitive. Elle ne comprend pas que le bonheur s'acquiert ou se perd chaque jour et réclame des soins constants, une attention permanente. Elle s'imagine naïvement que la propriété de son mari lui est assurée une fois pour toutes par acte authentique. Dès lors, il n'y a plus qu'à se laisser couler dans une existence sans effort. Dans ce ménage, on y mange à l'heure, mais intellectuellement, moralement, l'homme est seul..."

"Une jeune fille qui n'est pas décidée à développer son intelligence, n'a pas le droit d'accepter la demande en mariage d'un homme de valeur..."

Élizabeth avait assisté au développement de cette conférence. Elle se souvenait des applaudissements qu'elle avait soulevés, des félicitations même de ses bonnes amies. Chose étrange, ce qu'elle avait entendu alors l'avait beaucoup moins frappée que ces bribes qu'elle lit en ce moment.

Elle recherche avidement les petites croix bleues qui se multiplient. Ses yeux, son esprit, tout son être courent à chacune d'elles avec un émoi de plus en plus saisissant.

A la date du 15 août, elle voit :

"Que de femmes éprouvent plus d'ennui d'un changement de servante que d'un chagrin véritable... J'aimerais mieux faire mon lit et balayer ma chambre comme un moine, que de supporter, dans le luxe, cette diminution de toute sa personne que provoquent à la longue les conversations oiseuses et les tracasseries domestiques..."

Quelques jours plus tard :

"19 août.—J'aime l'imprévu, mais Élizabeth le déteste. Philippe Lagier est venu nous voir ce matin. Naturellement, je l'ai gardé à déjeuner. Il y a longtemps que je n'avais pas causé avec autant de plaisir. En-

semble, nous avons laissé courir nos imaginations comme des chevaux sur un champ libre... Seulement, il ne nous a pas prévenus de sa visite, et nous avons mal mangé, paraît-il. Je ne m'en suis pas aperçu, ni Philippe. Et après son départ, j'ai dû subir des plaintes, comme si j'avais commis quelque méfait, en retenant un ami..."

Les commentaires sont ici superflus. Tous les jours, si nous prêtons l'oreille, nous pourrions entendre de pareilles doléances de la part d'excellentes ménagères mais de piètres compagnes dans la route de l'intellect et de l'idéal.

Un peu plus loin dans le journal d'Albert Derize :

"Dieu que l'on demeure seul dans la vie à deux!"

Terrible et crucifiante constatation!

Quel est cet auteur qui, en une heure de frémissement et de vibrante inspiration, écrit une page en des mots qui lui semblaient éternels. Il éprouva le besoin d'épancher le trop plein de son enthousiasme en communiquant à sa femme ce qu'il venait d'écrire. Elle écouta attentivement en apparence ces accents où vibrerait un luth de divine beauté. Puis quand il eut fini :

—C'est joli, fit-elle. Mais, excuse-moi de te quitter tout de suite. J'ai rendez-vous chez la modiste.

Et la femme de Rodenbach qui s'endort tandis que son mari lui lit les œuvres de son cerveau génial...

Je n'ai guère oublié la pénible impression que me causa la femme d'un de nos tribuns à qui je faisais compliment du discours prononcé par son mari en une circonstance particulière et que les journaux avaient reproduit à l'envie.

—Vous lisez cela! me dit-elle, étonnée, et d'un ton où perçait un peu de mépris.

Oh! ces yeux fermés qui jamais ne s'ouvriraient!

A chaque page du journal d'Albert Derize s'accroît la fêlure faite à son bonheur, à son amour.

Je dois cesser mes citations qui allongeraient trop cette analyse, mais je sais que j'en ai rapporté assez pour mettre en goût celles qui aimeraient à en lire davantage.

Nous voyons encore dans les pages intimes d'Albert Derize de quelle façon il a remarqué Mlle Sezery qu'il n'avait pas revue depuis plus de dix ans.

Dans une promenade avec elle, à travers les monuments de Londres, il se laisse aller à expliquer, avec une sorte d'ivresse et d'exaltation, l'histoire de ces reliques magnifiques des temps passés.

Tout à coup, il se rappelle qu'il parle à une femme, qu'elle est sans doute comme la sienne et ne peut le comprendre, et que son enthousiasme va le faire paraître ridicule à ses yeux.

—Je vous ennuie sans doute, dit-il, en la regardant pour la première fois.

Mais les yeux qui rencontrent son regard lui révèlent une compréhension si parfaite, une similitude de goûts et de sympathie si grandes pour ces études captivantes qu'il en reste ébloui.

Ce n'est pas seulement avec le sourire complaisant, auquel Élizabeth l'a habitué, que ses explications sont écoutées, mais il voit sur la figure de Anne de Sézery, le reflet de la flamme qui le brûle. Elle vibre à l'unisson, elle est transformée, elle est belle d'intelligence, de compréhension.

Voilà comment Albert s'est tout d'abord attaché à Anne de Sézery.

"Aux âmes vulgaires, a écrit la comtesse Diane, l'amour vient par les yeux; aux âmes d'élites, l'amour entre par les oreilles."

Un voile épais s'est déchiré devant les yeux d'Élizabeth après la lecture du journal d'Albert. Elle comprend tout, maintenant: le bonheur était entre ses mains, elle n'a pas su le retenir, et aujourd'hui, il est trop tard. Mais au moins la leçon portera des fruits.

Son apathie se dissipe et elle se jure qu'une vie différente va commencer pour elle.

Elle se retire du tourbillon mondain où jusque là, elle a puisé ses meilleures distractions, et, se consacrant exclusivement à l'éducation de ses deux enfants.

Ce n'est pas sans éprouver des ennuis, des déboires qu'elle se livre à une tâche si nouvelle, et partant si ardue. A tout moment, elle constate son ignorance.

"Tu ne sais pas, toi, lui dit un jour sa fillette, une enfant de huit ans, Papa savait. Eût puis, il ne lisait pas, il racontait, c'est plus agréable..."

Malgré les difficultés de la tâche et ses défaillances, Elizabeth poursuit le but qu'elle s'est imposé en expiation de son passé. C'est ainsi que nous assistons, petit à petit à son développement intellectuel et à son complet épanouissement.

Ah! comme sa beauté, affinée par l'étude et le recueillement, a gagné dans cette atmosphère purifiante. L'expression de placidité et de banale amabilité a disparu de sa physionomie; ses yeux noirs ne reflètent plus qu'une vie plus intime, des pensées plus profondes. La statue s'est enfin animée: elle a une âme:

Après des pérépéties, des luttes, des épreuves et un enchaînement de circonstances d'un intérêt extrême, pour le lecteur, les deux époux se réconcilient près du lit de mort de la mère d'Albert.

L'union désormais sera forte, invincible, constante. Ils retrouveront ensemble mieux que "l'amour qui n'a jamais comblé toute la vie d'un homme."

Dans une longue étreinte, Albert ne laisse échapper qu'un nom:

"Ma femme!"

"Ce mot pour Albert contiendrait son cœur, désormais, et les yeux qui peu à peu s'étaient ouverts sur la vie, il les ferma avec ses lèvres..."

FRANÇOISE.

### Les instints des fleurs

Un naturaliste allemand qui a étudié longuement la psychologie florale (?) prétend que les fleurs ont des passions. Elles connaissent la haine et l'amour; rien que cela! Ainsi la rose et le réséda ne peuvent pas se sentir. Rapprochées l'une de l'autre ces fleurs se faneront avec une rapidité surprenante, au milieu d'autres fleurs restées fraîches. Au contraire, l'héliotrope et l'œillet ont l'un pour l'autre une sympathie très vive. Enfin, il existe des fleurs égoïstes, violentes, qui tuent tout ce qui a approche d'elles. "Se non e vero e bene trovato".

La moquerie est souvent indigence d'esprit,  
LA BRUYÈRE.

## LETTRE A MA FILLE

Ma chère Monique,

Dans ma dernière lettre je t'ai conté comment les petits Soudanais, ces grosses poupées toutes noires s'amusaient; je t'ai montré qu'elles aussi elles aimaient les contes où la bonne fée corrige le vilain nain, où il n'est question que de festins splendides, de voitures dorées, de richesses fabuleuses.

Aujourd'hui nous laisserons de côté si tu le veux bien tout ce petit monde, et traversant la grande brousse embaumée par les senteurs que répandent les acacias en fleur, nous irons le long des sentiers, vers les villages des noirs, enlouis dans la verdure.

Quand on veut voyager il faut dans le pays où vit ton papa, emmener tout une suite avec soi. On ne trouve pas là-bas, d'auberges accueillantes, à l'enseigne alléchante; il faut camper souvent à la belle étoile, se grouper autour d'un grand feu et là, roulé dans une bonne couverture s'endormir, alors qu'au fond du ciel bleu très sombre, mille étoiles brillantes ouvrent leurs yeux.

Au Soudan comme en France, ma chère mignonne, les étoiles, sont, dit-on, des âmes de tout petits que Dieu a rappelés auprès de lui; quand la lune argente de ses rayons les lacs tranquilles, quand elle déverse sur les forêts et sur les champs sa lumière douce et sereine, alors là-bas, bien loin, les petits anges s'éveillent.

Bien des fois, petite Monique, assis sur un tronc d'arbre renversé, alors que les flammes d'un bon feu dansaient une sarabande fantastique, j'ai conversé avec eux.

Ils me disaient que vous les aviez contemplées, ta maman et toi. Ils me rappelaient son doux profil, ils évoquaient devant mes yeux la tête riieuse de ma petite fille, et faut-il te l'avouer, plus d'une fois en pensant ainsi à vous deux une larme, oui, mon cher petit diable, une belle larme toute brillante, a coulé lente-

ment sur ma joue hâlée par le soleil brûlant.

En Afrique occidentale, les chemins de fer sont rares, et le seul moyen que l'on ait de voyager, c'est de s'en aller à pied, de monter sur un cheval, de s'asseoir à la turque sur un chameau, d'enfourcher à la manière indigène, c'est-à-dire les jambes pendant jusqu'à terre un bœuf porteur, ou tout simplement un âne.

Les pauvres gens, et ils sont la majorité, emploient le premier moyen, les bourgeois, c'est-à-dire les commerçants et les cultivateurs, se servent du bœuf porteur ou de l'âne. Quant au chameau, ce sont les nomades du désert, aux grandes têtes ébouriffées et jamais peignées, qui les utilisent.

Les chameaux en effet ne peuvent guère vivre au Soudan français, surtout, dès que les pluies ont commencé, car ils ont pour ennemi une terrible mouche, dont la piqure est mortelle pour eux, et cette mouche ne vit que pendant la saison humide.

Aussi, dès que les premières pluies commencent à tomber, les nomades quittent-ils les bords du Sénégal et du Niger, ces deux grands fleuves de l'Afrique occidentale, pour s'enfoncer vers le nord dans leurs dunes de sables au milieu desquelles ils campent la plus grande partie de l'année.

Je ne t'ai rien dit du cheval: c'est en effet le moyen de transport noble: celui que prennent les hommes de guerre, et les gens de qualité.

Ton rêve à toi, c'était s'il m'en souvient bien de posséder une immense poupée, qui, à l'aide d'une ficelle disait, "papa et maman". Les grandes personnes et les Soudanais plus que les autres, ont aussi leurs désirs, mais ce ne sont point des poupées, si belles soient-elles, qui hantent leur imagination. Arrivé à l'âge où il n'est plus un enfant, le Soudanais veut avoir deux choses: un sabre qu'il portera fièrement sous le bras, suspendu à l'épaule par une

corde de cuir, et enfin un cheval, qu'il lancera en des galops fous, afin de se griser d'air et de mouvement.

Chef d'une province, grande comme trois départements français réunis, ton papa, ma chère petite Monique, est ici un homme important, presque un petit roi. Aussi voyage-t-il à cheval, suivi d'une escorte imposante.

Tu devineras qui marche en tête. Plein de son importance, ce seigneur, ainsi qu'il convient, fait piaffer son superbe coursier.

Il n'est pas armé, comme le terrible Tartarin, et le sabre qui bat les flancs de Badiara (c'est le nom de mon cheval), n'est là que comme signe distinctif de ses hautes fonctions.

Monsieur Amadi Diallo, mon interprète, vient ensuite. C'est un solide gaillard, qui aime à rire et à plaisanter.

Pour un oui ou pour un non, un large rire épanouit sa figure, sa bouche fendue jusqu'aux oreilles, s'ouvre énorme ainsi que celle d'un four, mettant à découvert une mâchoire toute blanche, qui, au milieu de cette face toute noire, paraît encore plus brillante. Quand je regarde à ce moment-là mon interprète, un petit frisson parcourt mon échine dorsale, car je ne puis m'empêcher de penser à la gueule d'un hippopotame ou à celle d'un caïman.

Au demeurant c'est le plus brave homme du monde. Sa maman, malheureusement pour lui, ne lui a pas appris les belles manières, il mange sans cuiller ni fourchette, avec ses doigts, et a la rage de montrer tout du..... bout du doigt.

Ce n'est pas lui qui aurait déchiré, comme une personne que je connais, tous les mouchoirs qu'on lui confiait, pour la bonne raison qu'il ne les utilise jamais, employant pour se moucher la main que le bon Dieu lui a donnée.

Cet homme simple, n'est cependant pas un ignorant. Il parle le français, le touiouleur, le bambara, le wolofe, le maure, le soninke, (je t'expliquerai plus tard ce que sont les cinq dernières de ces langues.)

La tête pleine d'histoires. Aussi bien qu'un griot, un barde chanteur, il connaît les vieilles légendes guerrières, qui sont les seuls documents anciens existant sur l'histoire des

racés et des tribus soudanaises.

D'une main malhabile sur de bouts de papier ramassés un peu partout, il griffonne des caractères arabes : c'est ainsi qu'il transcrit mes ordres.

Tout cela lui donne une réputation bien établie de savant et ses compatriotes bien qu'il n'ait aucun titre religieux le décorent du nom très respecté de "marabout".

Derrière cet important personnage marche gracieusement son épouse Tatimata, qui en femme soumise suit son mari partout où il lui plaît d'aller. Sa taille est bien cambrée et cependant cette jeune personne ne se ruine pas en achat de corsets.

A côté d'elle, Ali N'Diage, mon palefrenier, un heureux mortel qui



SAMORY,  
(Ancien chef indigène.)

passé son temps à souffler dans une sorte de flûte indigène qui ne peut donner que deux pauvres petites notes.

"Kui...tuit", kui-tuit." Ainsi qu'un chant de grillon, cette suave mélodie berce mes porteurs et mon escorte.

Parfois Ali N'Diaze cesse de jouer de son roseau, il fredonne alors un vieil air de son pays, dans lequel il est question des exploits fabuleux

N'Diage était un grand fâma,  
D'un coup de sa lance il perçait les  
roches.

N'Diage était fort,  
D'un coup de son sabre, il coupait un  
homme en deux.

Mais où Ali N'Diage devient épique c'est quand il est arrivé au point où nous devons nous arrêter. Il soigne son cheval, va lui couper dans la brousse, une bonne botte d'herbes sèches, puis revient s'installer près de ma case.

Gravement, sur le sol nu, il s'accroupit, et là tandis que les femmes préparent le couscous, le plat national des noirs (farine de mil cuite à l'étouffée avec des feuilles), il commence à redire les grandes légendes de sa tribu.

J'aime alors à me rapprocher, et j'écoute avec plaisir ce grand enfant noir, qui, avec des gestes d'acteurs, conte à mes soldats ravis les exploits de Semba Galedgi. Le conte dure longtemps: c'est un véritable poème, œuvre d'un barde inconnu, vrai chef-d'œuvre de la poésie populaire.

Pour toi, chère petite Monique, je veux la résumer ici cette héroïque histoire d'un roi malheureux qui sut triompher de ses ennemis, parce qu'il fut honnête et persévérant.

Semba Galedgi doit succéder à son père qui vient de mourir. C'est lui qui commandera les tribus nombreuses des hommes noirs. Ainsi le veut la loi de succession de sa race. Yas Abou Moussa son oncle, veut prendre l'héritage de son neveu pour lui, et ce dernier indignement spolié est obligé de s'enfuir.

Sur un mode mineur en sourdine, Ali N'Diage chante:

"Il est parti Semba Galedji,  
"Il est parti le valeureux,  
"Nul ne sait quand il reviendra.  
"Il est parti Semba Galedgi,  
feu.

"Gala le guide pour accomplir sa vengeance."

Derrière le jeune homme, marche sa vieille mère qui chancelle, ses sœurs éplorées, son captif fidèle.

Après une longue marche pénible, car il ne faut pas s'arrêter, Samba arrive chez un de ses amis. Il lui confie sa mère, son bien le plus précieux, ses sœurs, ses jeunes frères, une partie de ses trésors qu'il a pu sauver. Ayant rempli ce devoir, tranquille sur le sort de ceux qu'il aime plus que lui-même, il part, pour conquérir des richesses afin de pouvoir lever une armée.

Il arrive chez un roi. Là, un lion de taille colossale désole le village.

Nul n'ose lutter contre l'animal furieux, les chasseurs les plus habiles tremblent quand Niabaudidolo (c'est le nom qu'on a donné à ce lion,) fait entendre sa voix. Notre héros lui n'a peur de rien. Il marche à l'animal et le tue après un combat singulier:

Le roi (le Fama ainsi que disent les indigènes) est naturellement plein de reconnaissance et il adopte Semba Galedgi. Ce dernier continue le cours de ses exploits. Un jour les nombreuses tribus d'hommes blancs, de Maures, venues du désert fondent sur les villages des noirs. Les sofas (soldats) se sauvent devant leurs terribles ennemis. Semba rallie les fuyards et bat les Maures.

«Que veux-tu de moi, maintenant demande au héros, le roi du pays. Veux-tu de l'or, des troupeaux.

Et Semba répond: «De l'or je n'en veux pas, ce qu'il me faut c'est une armée afin d'aller combattre Aboua Moussa mon oncle qui m'a pris tous mes biens».

«Cette armée, ô grand soldat, tu l'auras». Mais vainement Semba attend que le roi tienne sa promesse. Ce dernier pressé finit par dire:

«Une armée certes je veux te la donner et si nombreuse que tu ne pourras la compter. Mais auparavant je veux posséder les beaux bœufs blancs de Biram Gaour, ces beaux bœufs au poil luisant». Biram Gaour est le chef des Peuhls; ces gens au teint noir, mais au visage comme le nôtre, qui s'occupent surtout de l'élevage des animaux. Ils s'en vont, ainsi que les anciennes tribus, parcourant les steppes soudanaises.

Biram Gaour est un chef puissant. Avec lui marchent des guerriers nombreux et puissants. «Semba ne pourra jamais prendre les bœufs pense le roi et je n'aurai pas à tenir ma promesse.» Comme tu le vois, ma chère petite Monique, ce roi était un triste personnage. Outre qu'il n'était guère reconnaissant des services rendus, il n'aimait pas à tenir ses promesses, et il ne faut pas l'imiter.

Mais Semba n'a pas peur, il part et est assez heureux pour trouver dans la plaine les bœufs qu'il veut conquérir.

Les soldats qui sont avec lui lui

disent de les enlever par surprise et de se sauver ensuite, car un seul pâtre garde les animaux. Mais notre héros répond:

«Je ne suis pas un voleur de nuit. Le bien que je convoite je le prends les armes à la main, et non par trahison.» Puis il se tourne vers le pâtre et lui dit.

«O pâtre qui garde les beaux bœufs blancs de Biram Gaour, va et dit à ton maître que Semba Galedgi l'Invincible veut avoir une paire de ses animaux. Qu'il veuille les lui gagner dans une lutte sans merci. Va et dis à ton maître que Semba l'attend près du haut baobab que tu vois près d'ici dressant ses hautes branches au-dessus du maïs qui penche sous le poids des épis mûrs.»

Ainsi que tu peux le deviner une lutte épique s'engagea entre les deux adversaires. Semba blesse Biram et soigne aussitôt son adversaire blessé qui lui donne, les bœufs qu'il voulait prendre. Semba obtient donc son armée, il part et après une lutte sanglante, il reprend tous les biens de sa famille.

L'histoire, petite Monique, ne s'arrête pas sur le tableau final: Le vainqueur entrant triomphant dans le village d'où il avait dû s'enfuir honteusement jadis.

Notre héros devient trop fier. Il ne se contente plus de déclarer qu'il est l'Invincible, il le croit et l'insensé défie Dieu.

Dieu irrité, envoie un homme combattre Semba qui voit toute sa puissance mise en échec par ce seul homme. Ce dernier adjure le chef de rentrer en lui-même de ne plus être orgueilleux. Semba la rage au cœur veut attaquer lui-même celui qui prétend le ramener au bien.

Autour de lui, tous ses amis tombent frappés par des flèches invisibles; en vain une dernière fois Dieu adjure Semba de faire acte d'humilité.

L'insensé ne répond pas. Il s'élançe contre l'homme de Dieu et tombe à son tour:

«Ainsi finit la dynastie de Semba.

«De Semba Galedgi l'Invincible.

«Loin, loin, au pays de la mort,

«Il est parti, et ne reviendra plus,

«Semba Galedgi l'Invincible.

Ainsi chantait tous les soirs mon palefrenier indigène et je t'assure

que ton papa s'amusait beaucoup en entendant dire et redire cette belle histoire, par une grande poupée noire, aux yeux brillants qui mimait les choses qu'il contait, tandis que la flamme d'un grand feu jetait autour de lui des lueurs fantastiques.

Revenons maintenant à notre convoi. La brave Nette une bonne chienne fidèle, termine la première partie du cortège imposant qui suit ton papa.

A quelques pas en arrière, suivent mes braves porteurs sept hommes au torse à moitié nu, qui portent les caisses de provision, ma table mon fauteuil pliant, car là-bas ma chère petite fille quand ton papa s'est bien promené il doit beaucoup travailler. Il faut qu'il rende la justice, lève des impôts, toutes choses très fatigantes, quand on a fait déjà auparavant vingt à vingt-cinq milles à cheval.

Enfin pour fermer la marche mes soldats, surveillant tous mes gens, braves gens qui m'obéissent aveuglement et qui sur ce point pourraient donner bien des leçons à certaine petite tête folle de ma connaissance.

Voilà ma chérie, comment ton papa voyage dans l'immense pays qu'il commande souverainement.....

HENRI LANRÉZAC.

Commandant du Cercle de Nioro et de la Compagnie des gardes-frontières à Nioro Lake, et lieutenant au 2<sup>e</sup> d'Infanterie de France.

### Le Progrès de Wainright

Wainright est une petite ville située dans l'un des districts les plus fertiles de l'Ouest du Canada, à quelque distance à l'est de la rivière Bataille, et sur la ligne du Grand-Tronc. Bien que cette ville ne compte que quelques semaines d'existence, elle promet déjà de devenir des plus importantes. Elle possède déjà cinq magasins généraux, deux magasins de ferronnerie, trois clos de bois, et plusieurs autres maisons commerciales qui suffisent à une population de plusieurs milliers de personnes. Le site de la ville a été choisi avec soin et est dans un très bel endroit. Les alentours sont peuplés de colons, en grande partie Canadiens et Américains. Le Grand-Tronc-Pacifique aide beaucoup à l'agrandissement et à la prospérité de la ville. Un endroit spécial, très en vue, a été fixé pour l'érection d'un hôtel du Grand-Tronc-Pacifique qui fera honneur à son chemin de fer. On construit beaucoup d'autres édifices, et il y en a beaucoup d'autres de projetés.

— (Du "Free Press", Manitoba.)

L'amour est la poésie du cœur. — X.

## Cours d'enseignement supérieur pour les jeunes filles

J'ai assisté, un jour de la semaine dernière, à l'ouverture officielle des cours de la nouvelle École d'Enseignement Supérieur pour les jeunes filles, fondée par les dames de la Congrégation Notre-Dame. Cette fondation vient à son heure et, les félicitations comme les encouragements ne doivent pas lui être ménagés.

M. le chanoine Gauthier a prononcé le discours d'ouverture, et s'inspirant de Fénelon et de Mgr Dupanloup, — ces deux féministes avant la lettre, — il nous a dit, en un langage très classique, les plus agréables et les plus justes raisons motivant le besoin qu'il y a d'outiller la femme, non seulement pour la lutte mais pour le commerce ordinaire de la vie. Espérons que tous les yeux féminins vont s'ouvrir à la lumière d'une instruction solide et éclairée.

Je savais M. F.-D. Monk favorable au développement intellectuel de la femme, mais j'ai été heureuse de lui en entendre faire la déclaration publique à la séance d'ouverture, en ces termes éloquents et persuasifs qui lui conservent la fidélité de ses constituants.

Deux jeunes élèves de l'institution lurent ensuite des adresses dont je n'ai pas compris les paroles à cause de mon éloignement de l'estrade.

Puis, il y eut chant et musique. Bref, la séance fut charmante.

Je connais peu les Dames de la Congrégation. Mais d'anciennes élèves de leur couvent m'ont assuré que ces religieuses avaient à cœur de suivre le développement et le progrès modernes dans l'enseignement, et à ces titres, elles ont droit à tous les encouragements et à toutes les sympathies. Cette fondation d'École Supérieure d'ailleurs, affirme hautement leur esprit d'initiative et d'avancement.

J'ai devant mes yeux la liste des

professeurs et conférenciers à la nouvelle école. J'y relève le nom de Mme Gérin-Lajoie en qualité de professeur de droit usuel, et, j'en suis ravie. A tous égards le choix s'imposait. Il y a quelques autres personnalités laïques que j'aurais aimé voir figurer au programme, surtout parmi la liste des conférenciers d'histoire et de littérature, mais, patience, cela viendra, quelque jour, je l'espère. Le nouveau cours d'enseignement supérieur aura tout à gagner à recruter son personnel enseignant aussi bien parmi les laïques que parmi le clergé.

Cette école supérieure pour les jeunes filles est affiliée à l'Université Laval.

FRANÇOISE.

## PAGES OUBLIÉES

(Une abonnée au "Journal de Françoise", Mme J.-C. Duckett, nous communique les pages suivantes que le Congrès Eucharistique à Londres a mises d'actualité. Mme Duckett tient à signaler le respect extraordinaire dont les armées anglaises, alors stationnées à Québec, entouraient le Saint-Sacrement dans la procession de la Fête-Dieu. Ce souvenir d'une époque déjà loin de nous, est de la plume de M. Alfred Aubert de Gaspé, le fils de l'auteur des "Anciens Canadiens". C'est à Mademoiselle Blanche de Gaspé que nous sommes redevables de la publication de ces lignes. — Note de la Rédaction.)

### LA FÊTE-DIEU EN 1842.

Vers 1842, Québec était une ville fortifiée, ayant murs, cinq portes, etc. Chacune de ces portes avait un corps de garde sous la charge d'un sergent (sergent's guard), en caserne de trois à cinq régiments de ligne de l'armée anglaise, en outre un régiment d'artillerie, le génie, et le commissariat.

Dans ce temps, il n'y avait à Québec qu'une seule procession le jour de la Fête-Dieu. Elle se formait et elle partait de la cathédrale, (aujourd'hui la Basilique). Elle se rendait, une année à l'église du faubourg Saint-Jean, l'année suivante à l'église de Notre-Dame-des-Victoires à la basse-ville, et la troisième année à l'église du faubourg Saint-Roch. Chacune de ces localités formait une procession qui se joignait

et faisait partie de la procession principale.

Dès huit heures du matin, les troupes prenaient sous garde les rues par lesquelles devait passer la procession. Elles étaient alignées le long des trottoirs, de chaque côté des rues, sur tout le parcours que devait suivre la procession, à distance l'une de l'autre, afin de pouvoir au besoin, joindre leurs armes avec ordre d'empêcher toute personne ou voiture de traverser ou circuler dans les rues. Les rues étaient pavoisées sur tout le parcours et ornées de cinq à six arches de triomphe.

Le Très-Saint Sacrement sortait de la cathédrale vers neuf heures.

La procession se formait dans l'ordre suivant: en tête, une escouade de sapeurs du génie, portant leurs haches, pelles, pics, etc., puis les différentes sociétés avec bannières, les citoyens, avocats, juges, le clergé, douze enfants de chœur, habillés de blanc, la tête poudrée; six ayant des ceintures en ruban rose pâle, les six autres un ruban bleu pâle, (appelés anges); ils marchaient à reculons et ils encensaient. (Dans ce temps-là on faisait faire à l'encensoir au bout de ses chaînes un demi-tour, ce qui était beaucoup plus élégant et majestueux.)

Précédant immédiatement le dais, une garde d'honneur (commandée par un officier et composée d'environ vingt-cinq soldats) marchait à reculons les armes présentées; lorsque cette garde était fatiguée, une seconde garde d'honneur la remplaçait. L'état-major suivait le dais, généraux, colonels, etc., etc., tous en grande tenue, portant leurs insignes et décorations.

Aussitôt que le clergé apparaissait à la porte de la cathédrale, l'officier en charge de la compagnie alignée le plus près, donnait les commandements: "Attention!..." "Shoulder, arms!..." "Present, arms!...", et, les soldats tenaient les armes présentées jusqu'à ce que le Très-Saint-Sacrement fut passé; les mêmes commandements étaient donnés et ils étaient exécutés par la seconde compagnie, et ainsi de suite jusqu'à ce que le Très-Saint Sacrement fut arrivé à destination. La même chose se répétait pour le retour.

La garde d'honneur prenait sa po-

sition dans la procession à la sortie du dais.

Les corps de musique des régiments étaient placés en différents endroits dans la procession, d'où les musiciens jouaient des hymnes appropriées à la circonstance, telles que: "Adeste fideles", "O Salutaris Hostia", etc., que les colonels avaient la courtoisie de leur faire apprendre pour cette fête.

Quand le sous-officier gardant la porte de la ville par où la procession passait voyait apparaître le clergé, il criait: "Guard turn out!..." puis il commandait: "Shoulder, arms!", "Present, arms!", et le poste tenait les armes présentées jusqu'à ce que le Très-Saint Sacrement fut dépassé.

Les catholiques se mettaient à genoux, lorsque le Très-Saint Sacrement passait. Je dois rendre ce témoignage aux protestants d'alors, la plupart d'eux mettaient genou à terre, et ceux d'entr'eux qui ne le faisaient pas se découvraient la tête au passage du dais. Le bon maintien, le recueillement et la piété des fidèles étaient louables et admirables.

Il m'a été donné d'assister, en maintes occasions à des processions à New-York, à Montréal, etc., en divers temps, cependant, je n'ai jamais vu de solennité aussi imposante et aussi majestueuse que celle de la Fête-Dieu d'alors.

Autrefois, le soldat anglais épaulait sa carabine à gauche, il présentait les armes en trois temps: au commandement: "Present arms", il frappait l'arme avec la main droite, (elle rendait un son métallique tout à fait martial), puis il ramenait sa carabine en l'air en avant de lui, il la rabattait en retournant le chien vers lui, en même temps il reculait le pied droit de neuf pouces. Les troupes anglaises du temps exécutaient les commandements avec un ensemble, et avec une précision vraiment militaires.

Alfred Aubert de GASPE.

Il y a une règle sûre pour juger les livres comme les hommes, même sans les connaître, il suffit de savoir par qui ils sont aimés et par qui ils sont haïs.—F. de MAISTRE.

## Un jeu intéressant

Il vous est parfois arrivé, je le sais par expérience, de rester absolument embarrassé sur le choix d'un cadeau à offrir à un enfant.

Je veux parler de ces petits personnages, trop vieux pour jouer au cerceau ou à la poupée, et qui sont justement arrivés à la période où l'on aimerait à leur donner un objet, à la fois utile au développement de leur intelligence et agréable à leurs heures de loisir.

Combien de fois n'êtes-vous pas resté perplexe, et n'avez-vous pas déploré qu'une invention nouvelle ne vint combler les lacunes existant dans la liste de "cadeaux pour enfants".

Eh bien, cet amusement a été trouvé, et, par une Canadienne, encore! Mme Eugénie Pouliot, née Lemieux, vient de faire paraître un nouveau jeu, qu'elle a appelé "Qui sait", et qui aura bientôt, toute la popularité qu'il mérite.

Il consiste en une série de questions disposées sur une carte et que le liseur donne à répondre à ceux qui prennent part à ce jeu. Chaque joueur a devant lui une carte divisée en petites cases. Le liseur pose une question; le premier à y répondre reçoit un coupon et le premier à remplir tous les cadres est le gagnant.

Je crois que l'on opère dans le "Qui sait?" à peu près comme dans le loto.

Je choisis, au hasard, quelques questions et réponses du jeu: "Qui sait" afin de démontrer tout l'intérêt qu'il offre et la sympathie qu'il peut inspirer.

Q.—Combien de races distinctes sur la terre?

R.—Cinq.

Q.—Qu'est-ce que du parchemin?

R.—De la peau de mouton préparée pour l'écriture.

Q.—Nommez le petit de la biche.

R.—Un faon.

Q.—Épelez: Sympathiquement.

Je ne sais rien de plus instructif en même temps que de plus récréatif; organisez-le parmi des enfants assez vieux pour le comprendre, et vous m'en direz des nouvelles.

Mme Lemieux Pouliot, a fait, sur les mêmes principes, une série de questions et de réponses historiques à l'occasion du tri-centenaire, qui fera apprendre sans effort les dates

et les principaux événements de notre belle histoire aux enfants, et qui sait? (c'est le cas de le dire) à de plus grandes personnes encore.

J'espère, d'un grand espoir, que le "Qui sait" se répandra non-seulement dans les familles mais dans les maisons d'éducation. C'est de toutes mes forces que je le recommande surtout à ces dernières. On ne saurait rendre aux écoliers et aux écolières de meilleur service.

Et je félicite de toute mon âme encore, Mme Eugénie Lemieux-Pouliot qui, pour doter notre pays d'une invention heureuse, a puisé si largement dans son cerveau de femme intelligente et dans son cœur de mère dévouée.

FRANÇOISE.

## Association nouvelle

Une nouvelle association connue sous le nom de "Société pour l'avancement des Sciences, des Lettres et des Arts au Canada, vient de se fonder à Montréal. Elle est composée de lettrés, d'artistes, d'ingénieurs et de médecins.

Cette association est liée, en France, à un groupe semblable qui s'engage à nous envoyer les conférenciers dont nous aurons besoin.

M. Marcel Dubois, professeur à la Sorbonne et le premier géographe de France, se fera entendre cette semaine, à l'Université Laval, dans une conférence sur les questions économiques.

Réjouissons-nous de l'organisation d'une Association destinée à nous faciliter des études dont nous avons tant besoin.

## SOMMAIRE

DU NUMÉRO DE LA "REVUE HEBDOMADAIRE" DU 3 OCTOBRE.

Envoi, sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du catalogue des primes de librairie (26 francs de livres par an).

Partie littéraire :

Louis Madelin: "Une conquête pacifique: l'Alliance française en Amérique"; Léon Séché: "Lamartine et le roman de "Raphaël"; Brada: "Les Derroiselles à crinoline"; Louise Chasteau: "L'Avenir de Claire", roman; Charles Verrier: "Un peintre officiel et mondain sous l'Empire et la Restauration: Isabey"; Jules Laroche: "Poésie"; L. Pervinquier: "Chronique scientifique". Faits de la semaine. La Vie mondaine.

## L'ART D'ENCADRER

Le cadre est d'invention et d'emploi relativement modernes. Le mot lui-même, qui semble dériver de "Carré", ne fut employé qu'au dix-septième siècle dans le sens que nous lui donnons maintenant. "Bordure" était le terme le plus couramment répandu autrefois et l'usage s'en est conservé encore chez les encadreurs et chez les artistes.

Le tableau encadré que l'on peut suspendre à la muraille, là, où l'on veut, déplacer au gré de sa fantaisie, n'était point connu avant le moyen-âge. Nous avons depuis, rattrapé le temps perdu. Il existait bien à cette époque des tableaux portatifs ; les grands seigneurs du quatorzième et du quinzième siècle donnaient dans leurs châteaux places d'honneur aux peintures de chevalet. "L'inventaire de Charles V" (1380) nous apprend que ce prince possédait une véritable galerie de tableaux, et nous décrit notamment "ung tableau de boys que l'on pend au chevet, du Roy, ouquel a ung demi image de Nos-tre-Dame."

Cette peinture, qui provenait de Marguerite de Sicile, était entourée d'argent doré, avec des perles et des saphirs. Mais le plus souvent, ces tableaux étaient enchâssés dans des fermetures à volets, qui constituaient une sorte d'écrin et d'enveloppe protectrice plutôt qu'une cadre proprement dit ; dispositif qui s'explique facilement par l'habitude qu'on avait alors de faire voyager avec soi ses meubles et ses objets précieux...

Après l'invention de la peinture à l'huile, quand le changement des mœurs, devenues plus sédentaires, fit laisser les tableaux accrochés d'une façon continue, quand les miroirs et les glaces furent connus, l'usage des cadres se généralisa. On sentit le besoin de compléter les peintures, de les protéger et en même temps de les faire valoir en les

isolant à l'aide d'une bordure qui fût en harmonie avec l'éclat de leur coloration et le précieux de leur exécution. C'est vers le seizième siècle, à l'année 1538, que nous trouvons dans le registre des "Dépenses secrètes de François Ier", mention du premier cadre. Les peintures décoratives à la fresque ou à l'huile appliquées directement sur les cloisons comportaient certes des encadrements, mais l'architecture en faisait tous les frais. Ces pilastres, ces entre-colonnements de pierre ou de marbre, parfois simplement peints en camaïeu, tous ces motifs divers par lesquels on isolait ces décorations faisaient partie intégrante de la construction, ne constituaient dans aucun cas le cadre tel que nous l'entendons. C'est pourtant à l'architecture qu'est empruntée le plus souvent l'ornementation lourde et surchargée des premiers cadres, qui semblent conçus comme un encadrement de porte ou de fenêtre. Il en est qui sont surmontés de frontons compliqués, de sculptures en bas-relief, où figurent des masques, des chimères, des oiseaux, des guirlandes de fruits. D'autres sont plus simples, faits de moulures d'un goût plus sobre, de silhouettes moins heurtées.

Au dix-septième siècle, les modifications du style de l'ameublement ont leur répercussion sur l'ornementation des cadres. Louis XIV imprime là, comme ailleurs, la souveraine impulsion de son goût du fastueux et du grandiose.

On fabrique alors pour les tableaux et surtout pour les miroirs de glace de Venise les cadres les plus magnifiques, où brillent les matières précieuses, l'or, et les pierres. "L'inventaire général des meubles de la Couronne", dressé le 20 mars 1684, cite des cadres en argent massif, enrichis de palmes, de feuillages, de cartouches, voire mé-

me de figures allégoriques. Ces splendides ouvrages eurent le sort des meubles et des vaisselles de même métal et finirent dans les creusets de la Monnaie.

Si leur description seule nous permet de nous en faire une idée, nous possédons par contre de la même époque un grand nombre de cadres d'une matière moins riche, mais d'un goût aussi raffiné et d'une exécution artistique aussi remarquable. Ce sont ces belles bordures, en bois sculpté et doré, dont la vogue n'a point cessé depuis, qui sont si recherchées aujourd'hui des amateurs et constituent pour nos fabricants modernes une source inépuisable de modèles. Le roi, la cour, toute l'aristocratie se disputaient ces productions sorties des mains de sculpteurs et d'artisans dont les noms sont venus jusqu'à nous avec l'éclat et la célébrité. Incomparables par le soin et le fini du travail, ils ne le sont pas moins par le style, par la variété des ornements qui les décoraient.

Nicolas Massé, émule et rival de Boulle, fournit un grand nombre de cadres pour l'appartement de la reine mère au Louvre. En 1670, Caffieri et Lespagnaudel sculptent les grands cadres à Trianon. A côté de ces illustres artistes, qui ne travaillaient que pour une clientèle choisie, il y avait dans Paris de nombreux marchands de cadres tout faits, dont les prix convenaient mieux aux bourses modestes.

Pendant le dix-huitième siècle le style se modifie, mais la conscience artistique reste la même. De majestueux, le cadre devient léger et pimpant. Il se courbe en lignes sinueuses, en volutes élégantes ; il se garnit de guirlandes légères, d'envolées de rubans, de trophées, d'attributs champêtres ou musicaux délicatement ouvrés.

Nous trouvons encore des artistes de premier ordre comme Oeben, Guibert, parent du peintre Joseph Vernet, le fameux Sloutz, auteur du cadre magnifique qui entourait le portrait de Mlle Clairon, par Carle Vanloo, et dont Louis XV voulut

payer les frais d'exécution, montant à 5,000 livres.

Mais en 1765 paraît une invention nouvelle. Un sieur Renaud, maître-peintre de la communauté de Saint-Luc, invente les pâtes moulées et les substitue à la sculpture en plein bois. Ce nouveau procédé n'eut pas d'abord grand succès auprès du public. Mais peu à peu il se développa tellement qu'il fit cesser la fabrication des cadres en bois sculpté et en fit disparaître presque entièrement le commerce. Au point de vue de l'art il n'y avait point lieu de se féliciter de cette innovation. Jusqu'alors le cadre était par lui-même un bibelot précieux, une véritable création artistique dont la valeur représentait une somme considérable dans le prix d'un tableau. De nos jours, la facilité offerte par les procédés de reproduction a avili les prix et du même coup abaissé le niveau de la fabrication jusqu'à la vulgarité. Que dire de ces médiocrités affligeantes pour tous les gens de goût, dont l'industrie moderne nous a imposé la vision tapageuse? En ces derniers temps seulement une rénovation s'est opérée, due précisément à cette recherche et à cette imitation des modèles anciens remis à la mode. On s'est aussi mieux rendu compte des qualités que doit posséder une belle bordure, des conditions décoratives dans lesquelles il convient de l'employer.

Combien de personnes, en effet, observent ou connaissent bien les règles qui devraient présider au choix et à la confection du cadre? On se remet volontairement de ce soin à l'encadreur. Bien peu ont le don de voir juste et rapidement ce qu'il faut faire pour l'œuvre qu'on leur confie. C'est que bien faire valoir une peinture, un dessin, une estampe, les exposer convenablement, n'est point chose aussi commode qu'on se le figure généralement.

La forme, l'ornementation, la matière même de la bordure, ne sont pas choses indifférentes, tant s'en faut. Elles doivent s'adapter à la nature de l'œuvre encadrée, s'harmoniser avec elle, en mettre en re-

lief les tons et les valeurs.

Quel artiste ne tient à montrer ses œuvres placées dans leurs cadres? Et l'on a pu dire d'un tableau présenté sans bordure qu'il est un peu comme une femme surprise à sa toilette avant d'avoir pu l'achever.

On comprend ainsi l'opinion solennellement exprimée, du fameux critique Charles Blanc, que l'art de l'encadrement, loin d'être une affaire de caprice, est assujéti à plusieurs conditions essentielles dictées par les lois du sentiment.

Il y a en décoration une loi — découlant de l'observation et de l'expérience, qui veut que chaque surface tourmentée se trouve en contact direct avec un "repos", c'est-à-dire une partie plus simple de forme ou de couleur. C'est en somme la loi des contrastes: le simple faisant valoir et ressortir le compliqué et réciproquement. Suivant le cas, c'est la peinture ou le cadre qui doit former le "repos". Ainsi, un tableau traité largement, par grandes taches s'accommodera fort bien d'une ornementation un peu chargée qui en accentuera l'effet.

Autre fait d'observation aussi incontestable, le cadre richement orné et doré ajoute à l'éclat de la peinture et en soulignant pour ainsi dire la valeur de l'œuvre prédispose le spectateur à l'admiration. Les marchands de tableaux connaissent bien cette impression et l'exploitent adroitement en plaçant toujours leurs toiles dans des bordures d'un luxe souvent excessif et éclatant. Le cadre doré, on peut le dire d'une façon presque absolue, convient à toute œuvre quelle qu'elle soit et se trouve à sa place au milieu de tout ameublement.

Son défaut principal est un éclat parfois exagéré. A cela il est facile de remédier en patinant l'or ou le bronze à l'aide de terre d'ombre délayée d'essence additionnée de siccatif. Avec une brosse un peu forte on passe une couche légère sur toute l'étendue de la bordure en tamponnant les creux qui doivent conserver plus de couleur en frottant légèrement les saillies. Cette application

donne au métal un ton plus profond, moins neuf, et bien pratiquée permet d'obtenir très facilement une bonne imitation de l'ancien.

Il n'est pas de règle absolue — surtout en art. Les principes sont des sentiers utiles, non des barrières infranchissables, au-delà desquelles il n'est que fautes et erreurs. Si l'encadrement par contraste satisfait les yeux et le goût, il est des cas où l'application du principe contraire donne des résultats également intéressants. Considérons par exemple un portrait de tonalités un peu sombres, comme les tableaux des maîtres flamands; il s'accommodera fort bien d'un large cadre de bois noir aux moulures simples. La gravité de l'œuvre s'en trouvera augmentée. La peinture dans ce cas aura été encadrée par similitude. Indépendamment de l'effet produit sur la peinture elle-même, il y a lieu de tenir compte de sa destination. La même toile placée dans un cadre doré prendra place facilement dans un salon; dans un cadre sombre, conviendra mieux à une bibliothèque ou à un cabinet de travail tendu de vieilles tapisseries ou de vieux cuirs de Cordoue.

Il y a des profils de cadres qui font venir le tableau en avant; d'autres qui le renfoncent, et en l'éloignant du spectateur semblent lui donner plus de profondeur.

D'autres moulures sont légèrement convexes et couvertes dans toute leur longueur de fines cannelures parallèles dont les saillies accrochent la lumière.

Ces derniers cadres, simplement peints en blanc, ont été fort à la mode pendant ces dernières années. Les peintres de l'école impressionniste en ont usé et abusé. Ils ne conviennent guère qu'aux tonalités claires, mieux encore aux aquarelles ou aux estampes en couleurs. Exemple d'encadrement par similitude.

L'effet obtenu est parfois heureux; mais il est sage de ne les employer qu'avec mesure et dans certains intérieurs dont la décoration est conçue dans une gamme très lumineuse.

Autrefois, les peintres, sauf pour

les sujets religieux ou historiques où les conventions et les licences étaient d'ailleurs nombreuses, ne peignaient que peu de sujets de genre rétrospectif. Ils reproduisaient des scènes de leur temps et les encadraient selon le style du mobilier et de l'architecture de leur époque. Cela était logique, de même qu'il l'est également de donner à une esquisse de Watteau ou de Boucher une bordure dans le style du dix-huitième siècle, telle que le peintre aurait pu la choisir lui-même.

De même il sera très légitime de placer une œuvre d'artiste moderne dans un cadre du style de l'époque où se passe l'épisode représenté ; à la représentation d'une bataille de Napoléon Ier, par exemple, rien ne s'adaptera mieux qu'un cadre à palmettes du premier Empire.

S'agit-il d'une aquarelle, d'un dessin, d'une gouache, d'un pastel, d'une estampe, l'encadrement se complique. Une glace pour protéger l'œuvre, un châssis ou carton pour la soutenir deviennent indispensables, de même que des marges pour en compléter l'isolement, ce dernier genre d'encadrement est de beaucoup le plus moderne. On ne pouvait point le pratiquer avant que l'industrie eût permis de se procurer à bon marché des verres assez nets et assez blancs pour ne pas nuire à l'aspect du dessin ou de l'estampe. C'est seulement à partir de XVIIe siècle que l'encadrement sous verre a été en usage et ce n'est qu'au siècle dernier qu'il est devenu général.

Au choix de la bordure s'ajoutent ici les dimensions à donner aux marges. La largeur et la coloration de celles-ci parfois leur suppression sont choses délicates, qui contribuent dans une grande mesure à l'effet désiré.

Une marge claire sert à faire ressortir les vigueurs du dessin ou de la gravure. La marge bleutée — qu'inventa, dit-on, le célèbre collectionneur Mariette — a le même office. Mais cette dernière, que l'on doit surtout réserver aux dessins et aux esquisses, fait valoir les vigueurs aussi bien que les lumières.

Ici le principe de l'encadrement par contraste s'impose presque toujours. Une marge teintée, qui lutte avec les demi-teintes d'un original peu vigoureux, accentue la mollesse de l'ensemble, dont le ton semblera plus intense au milieu d'une page blanche. Un croquis, une aquarelle de tonalités très claires perdront une partie de leurs qualités si on les entoure de blanc. Plaçons-les, au contraire, sur une marge teintée, assez large, avec une bordure un peu sombre, l'aspect sera tout différent. La tâche du dessin prendra toute son importance et nous fera l'effet d'une fenêtre ouverte sur la nature.

La largeur des marges n'est pas non plus indifférente. C'est ainsi qu'un dessin, très petit de préférence, peut supporter une marge égale à ses dimensions, double, triple et même quadruple. Il convient de s'arrêter à cette extrême limite. Il sera nécessaire aussi, dans ce cas, de laisser un peu plus de largeur dans le bas que dans le haut. L'égalité des proportions laisse, en effet, le regard indécis et inquiet, et l'œil réclame instamment une base plus importante. Ajoutons que cette façon de présenter les œuvres leur donne une importance exceptionnelle, un caractère de préciosité très particulier, mais n'est plus applicable quand elles sont de grande ou de moyenne dimension. Elle deviendrait alors ridicule et impossible même à réaliser.

L'utilité des marges est même mise en question par quelques-uns. Ici, encore, les avis sont partagés et suivant les cas, chacun à raison. Quelques graveurs comme Calamatta, Braquemond, d'autres encore, ont exposé leurs œuvres sans marges, dans le but de faire valoir les blancs. De même un grand nombre d'estampes en couleurs modernes s'accommodent fort bien de cette suppression. Le mieux est donc d'accommoder les principes aux circonstances et aux cas particuliers, en ayant toujours présent à l'esprit que le problème de l'encadrement se résume en ceci : faire ressortir les tonalités, faire exprimer aux noirs

et aux blancs leur maximum d'effet.

Ce tableau cette gravure, qui ne font plus qu'un avec leurs cadres, il faut maintenant les mettre en place. Dans cette harmonie complexe dont se compose, un intérieur, ils vont venir donner leur note particulière. Encore, faut-il qu'elle ne détonne point dans l'ensemble et que et que le voisinage n'en modifie point la nature. Les tableaux, comme les décorations, fixes, devraient toujours être faits et encadrés spécialement en vue de l'emplacement qui leur est destiné. Champfleury disait souvent qu'on ne devrait placer chez soi qu'un seul tableau sur chaque panneau. C'est qu'en effet l'isolement produit un effet de concentration tout à l'avantage de l'œuvre. Mais la place manque le plus souvent dans nos modernes appartements pour que tout le monde puisse appliquer de semblables théories.

Il est possible dans les expositions ou dans les musées d'organiser une mise en scène qui donne aux chefs-d'œuvre toute leur valeur par une habile distribution de la lumière. La célèbre "Ronde de nuit", de Rembrandt est ainsi exposée au musée d'Amsterdam, d'une façon qui peut servir d'exemple. Entourée d'une bordure d'ébène, isolée dans une salle où la lumière vient tomber sur elle seule, l'admirable toile resplendit de toute son éclatante beauté.

Nous ne pouvons recommander à nos lectrices des installations aussi coûteuses et aussi compliquées. Tout le monde, hélas ! n'a pas des Rembrandt à accrocher à son mur. Cependant, dans la mesure du possible, éviter l'entassement, ne rapprochez point les tableaux ou les dessins au point que les bordures se touchent. Elles se nuisent et se superposent pour le plus grand dommage de l'œuvre et du spectateur. Il est bon qu'entre les cadres on puisse apercevoir une large bande de la tenture murale. L'ensemble d'un panneau offrira, par là, un ensemble plus agréable et plus pondéré. Sans les considérer comme intangibles, inspirez-vous des conseils géné-

raux que nous avons donnés, en vous attachant plus à l'esprit qu'à la lettre de ces principes. Suivant les circonstances, écoutez aussi votre goût personnel. Dans l'art d'encadrer comme pour le reste, il est le grand facteur et la ressource suprême. Nous vous indiquons la route à suivre ; mais il vous est permis d'en franchir parfois les limites..., sans la perdre de vue.

FULANO.

### Recettes Faciles

**CERVELLES DE MOUTON FRI-TES.** — Faites cuire les cervelles dans un court-bouillon d'eau vinaigrée, salée, poivrée, aromatisée de thym, laurier, avec persil, oignons, etc. ; égouttez-les et trempez-les ensuite dans une pâte à frire. Placez-les alors dans la friture bien chaude. Portez sur table avec accompagnement de sauce-tomate, avec sauce piquante (dans une saucière) ou simplement avec citrons coupés en quartiers. Il faut une cervelle par personne.

**POTAGE EXCELLENT.** — Prenez trois oignons de moyenne grosseur et coupez-les en quatre, mettez-les bouillir dans une chopine d'eau. Faites-les cuire jusqu'à ce qu'ils soient tendres, environ une demi-heure. Mêlez une cuillerée à dessert de farine dans un peu de lait pour l'épaissir ; ajoutez ensuite un morceau de beurre de la grosseur d'une noix et environ une tasse à café de bon lait, du sel et du poivre. Faites bouillir tout de suite. Prenez des tranches de pain et beurrez-les bien, coupez-les en petits carrés et mettez-les dans un bol ; versez dessus la soupe bouillante. Froid, c'est excellent.

**PÊCHES A LA CONDE.** — Faites cuire lentement du riz dans du lait sucré, retirez du feu, ajoutez deux ou trois jaunes d'œufs en tournant quelques instants, puis placez le riz ainsi préparé dans un compotier.

Faites une petite quantité de sirop de sucre assez épais dans laquelle vous mettez cuire quelques pêches coupées en deux, retirez-en la peau et placez sur le riz dans le compo-

tier, arrosez le tout du sirop dans lequel auront cuit les pêches.

**CHAUSSONS AUX POMMES.** — Préparez une livre de pâte feuilletée, faites environ dix ou douze ronds égaux de quelques lignes d'épaisseur. Posez sur chacune de fines tranches de pommes cuites, saupoudrez légèrement de cannelle, ajoutez-y du sucre et un peu de beurre. Repliez chaque rond de pâte sur elle-même pour qu'elle recouvre entièrement la pomme autour de laquelle vous formerez un bourrelet de pâte.

Dorez les chaussons avec une légère couche de jaune d'œuf battu avec un peu de sucre, faite cuire à un feu modéré.

La préparation de ces excellents gâteaux est facile et peu coûteuse.

### Conseils Utiles

**NETTOYAGE DES FOURRURES BLANCHES.** — Placez les objets à nettoyer dans un sac ou taie d'oreiller que vous aurez rempli d'un demi-litre de farine de gruau et d'une égale quantité de farine ordinaire. Frottez, pressez, tournez vos fourrures, comme pour les laver, pendant une demi-heure environ. Au bout de ce temps, examinez-les, et si elles ne sont pas absolument propres, recommencez l'opération qui finalement amènera un succès complet.

**POUR NETTOYER LES GANTS DE PEAU.** — Prendre du lait écrémé, le faire bouillir en y faisant fondre assez de savon pour produire une mousse abondante. Laissez refroidir ; humecter une flanelle dans cette mousse, frotter les gants étendus sur la main, ou mieux sur une main en bois, et sécher avec un linge après le frottement.

**POUR PRÉSERVER LES CONFITURES.** — On emploie généralement du papier imbibé d'eau-de-vie. Mais celle-ci s'évapore bien vite, de là vient que le sucre se cristallise à la surface de façon désagréable. Pour éviter cet inconvénient, employez la glycérine. Imbibez votre papier de glycérine des deux côtés et posez-le sur la confiture. La glycérine ne s'évapore pas, empêche l'évaporation de la confiture, et naturellement aussi la cristallisation du sucre.

### Les Collections bizarres

Quand il s'agit de collections, on sait que l'imagination vagabonde à travers les objets les plus saugrenus. Il y a des gens qui collectionnent des gants, des chaussures, des bouchons, des billets de chemin de fer et des correspondances d'omnibus (!).

Les dames américaines, et il n'y a qu'elles pour cela, ont trouvé une nouvelle mode excentrique. Celles qui voyagent beaucoup, et presque toutes sont dans ce cas, collectionnent des cuillères.

De chaque ville où elles séjournent, elles en emportent une. Or, pour satisfaire à cette rage de collection, un industriel a commencé à fabriquer des cuillères spéciales destinées à être collectionnées.

Les dames qui rentrent de leur voyage ornent les murs de leurs pièces de cuillères, comme nous y mettons nos Rouen, nos Moustiers, nos Nevers. Seulement nos faïences sont généralement artistiques ou tout au moins décoratives, tandis que des cuillères!

Ne jugeons pas les hommes sur ce qu'ils ont dit, mais d'après ce qu'ils font.—Chateaubriand.

### Bibliographie

**CHAMPLAIN, QUEBEC HISTORIQUE, MONTCALM, LEVIS,** quatre plaquettes illustrées d'anciennes gravures, par Jean du Saguenay, 1 franc chaque. Librairie Bloud et Cie, 7 place Saint-Sulpice, Paris (VIe), et chez tous les libraires.

L'éclat des fêtes du tricentenaire de Québec ramène l'attention vers la Nouvelle-France si longtemps négligée. A cette occasion, Jean du Saguenay, dans sa collection canadienne, publie quatre élégantes plaquettes. Avec l'inlassable et avisé Champlain, nous voyons s'installer la civilisation chrétienne et la puissance française sur les rives du Saint-Laurent ; l'histoire de Québec, la plus noble cité du Nouveau-Monde, nous présente en raccourci l'histoire même du Canada ; enfin Montcalm et Lévis conduisent l'héroïque et dernière épopée...

C'est tout un passé glorieux et passionnant qui revit à nos yeux dans ces récits clairs et bien ordonnés où les héros nous disent souvent eux-mêmes leurs pensées et leurs actions ; même de son crayon, Champlain les illustre... ; en grand nombre d'anciennes et précieuses gravures viennent dans chaque volume ajouter au charme de l'illusion. Le Canada, ce joyau oublié de notre patrimoine, réclame sa place dans toutes les bibliothèques ; on ne saurait mieux l'offrir qu'à cette grande dame, Québec, à ce fondateur d'empire, Champlain, à ces chefs, galants seigneurs et généraux illustres, Montcalm et Lévis.

# LA ROUTE S'ACHEVE

Par JEAN ST-YVES (1)

(Suite)

«La petite sœur est au milieu de nous. Cela ne peut vous étonner. Il faut bien que ses amis pensent à elle, — et pour elle, — puisque vous n'y songez pas, ne prévoyez pas ce que peut être sa vie. Je n'ai pas voulu l'abandonner toute seule à Lestrac, dans votre bibelot de château, très joli peut-être, mais horriblement triste maintenant. Ce n'est pas une vie, cela, pour une enfant. A son âge, la société d'une vieille cuisinière, un peu gouvernante, et du curé de l'endroit, ne suffit pas à une jeune fille, même aussi raisonnable et résignée que Christine. Il n'est pas bon de rester seule en tête-à-tête avec soi-même. Je l'ai donc ramenée et je vais m'efforcer de la distraire.

«Elle est là près de moi, pendant que je vous écris, monsieur le vagabond. Elle coud, car elle s'est aussitôt mise de toutes les bonnes œuvres de la ville, et elle a je ne sais combien de layettes et de vêtements d'enfants pauvres à confectionner dans son hiver. Il paraît qu'elle s'ennuierait si elle ne travaillait. Je la laisse dire. Je n'en pense pas moins. J'interroge souvent ce joli front pâle penché sur l'ouvrage, je heurte à ce petit cœur que je sens si près du mien et pourtant si loin d'ici, si lourd par moment. Mais le joli front et le pauvre cœur ne répondent pas. Je ne sais rien.

«Son regard est toujours celui de la petite fille sage et sincère que vous connaissez, de la petite fille qu'elle a été tout enfant et sera encore longtemps. Cependant, il me semble que cette limpidité d'aube qui l'éclaire, si fraîche et souriante, se trouble parfois... Tenez, comme en

ce moment où, ne se croyant pas observée, elle suspend son ouvrage, arrête le geste de sa main, et regarde vers moi à la dérobée.

«Elle vous écrira peut-être, elle aussi, ajoutera quelques lignes au bas de cette lettre, ce qui sera très beau de sa part, car c'est beaucoup plus que vous ne méritez, monsieur. Mais rien de ce qu'elle vous dira et de ce que je peux écrire, ne vous portera l'expression de douceur et d'affection émue que contient ce là-bas, où que vous soyez, qu'elle voit, et ses jolies lèvres s'entr'ouvrent comme pour murmurer un frais et gentil: bonjour.»

Il y avait aussi, après, des choses de leur vie, de leur entourage, des menus faits sur l'existence des gens qu'il avait connus, de quoi le faire rire un peu. Mais toujours, par des incidentes heureuses, la lettre s'en revenait à Christine, parlait d'elle en nuances délicates. On devinait toute la tendresse de la jeune fille qu'elle avait appelée: la petite sœur. Mais on sentait qu'elle n'osait trop insister, aller plus avant.

Elle ne savait rien de Pierre.

Depuis qu'elle était partie il avait à peine écrit, et rien de son cœur ne se livrait à travers les récits de sa vie errante ou des descriptions ensoleillées de son oasis. Elle effleure simplement, cite des faits insignifiants, très ordinaires en apparence. Pierre, s'il le veut, en saura bien découvrir le charme profond, toute la mélancolie.

Et à écrire ainsi on sent que la jeune femme a de la peine, qu'un peu de douleur passe en son âme qui lui dicte ces douceurs pour celui qui est si loin, si seul, qui lira cette lettre, Dieu sait où!... Et elle ne lui en veut pas.

«Où êtes-vous, mon pauvre ami ?

disait la chère petite lettre. Où la passerez-vous encore cette nuit où vous recevrez ces quelques lignes ? En quel poste perdu, suant la fièvre et l'épouvante, serez-vous encore?...»

Pierre se reprend, lève les yeux.

Des murs de terre, des murs de sable sont là, tout près, l'enserrant comme en une niche de cantonnier creusée dans le talus des routes. Il fait froid. Par la petite ouverture basse de la porte glisse un rayon blanc. Là-bas, sur le désert, la lune traîne sa lumière pâle. Sur les dunes affaissées se pose une poussière d'étoiles, une rosée fine, tremblante, qui semble un large suaire. Et, aussi loin que peut aller son regard, il ne voit rien autre que ce blanc intense de la terre. Le ciel lui-même, à l'horizon, reflétant cette pâleur, se lève comme en un voile blanc, lumineux.

Et la nuit semble ne pouvoir venir.

Il regarde, mais, depuis un instant, il ne voit plus tout cela qu'il connaît trop bien. «Où êtes-vous, voix de jeune femme qu'il a rencontrée jadis et admirée. Où la passerez-vous encore cette nuit où vous recevrez ces quelques lignes?...»

Il la revoit à sa place préférée, dans ce coin bien à part qu'elle avait su s'organiser, se créer dans le salon.

C'est là qu'est son bureau, une table légère, élégante. Voici l'écritoire, la lampe voilée, quelques violettes épanouies en un vase de cristal ancien, quelques bibelots d'ivoire et d'argent, puis le petit cartel posé dans l'angle qui, à travers la pièce, dans le silence recueilli des deux femmes, sonne, sonne, précipite son tic tac joyeux.

Son siège est un fauteuil bas Louis XVI, bois blanc, étoffe pâle, du bleu, du rose adouci Marie-Antoinette, et de de temps à autre, quand la phrase se rebelle ou que sa pensée s'inquiète d'un mot, d'une image qu'elle n'ose accueillir, elle se redresse songeuse, se rejette en arrière sur le délicat dossier qui la reçoit, l'enveloppe et la pare,

(1) Ollendorf, Paris, Reprod. Intégrité.

elle si frêle et menue, comme une petite marquise blonde du siècle passé. Souvent Pierre l'a aperçue ainsi. Même elle avait des moments d'impatience, de ses dents fines mordant le manche de son long porte-plume d'ivoire effilé, piqué d'une mouche d'or. Et cela le faisait rire alors.

Mon Dieu, comme tout cela est loin!....

Maintenant Christine vit en ce cadre. "Petite sœur..." Elle l'a voulue ainsi. Cela permet à sa bonne affection de se donner, de se faire accepter en un ton de charmante intimité. Et près d'elle, humble, ne se croyant pas plus pour cela, Christine est venue continuer sa vie silencieuse, effacée, prête à tous les dévouements.

Elle se souvient de sa jeunesse, de la petite fille qu'elle a été. Les temps n'ont rien changé en elle. Parfois, quand son rêve la prend trop vivement, — ce rêve éternel qui sommeille en son cœur et derrière ses prunelles limpides, — elle s'en va dans sa chambre, s'agenouille devant quelque petit cadre contenant le portrait d'un des siens.

Elle n'est qu'une Frimaudeau, la nièce du vieux sergent qui vit tomber à Sainte-Marie-aux-Chesnes le capitaine Jean de Lestrac. Le grand nom qu'elle porte maintenant l'effraie un peu. Elle le murmure, et il lui en vient comme un écho attristé. Elle ferme les yeux, abaisse ses beaux cils tremblants où se prennent quelques larmes. C'est le don d'un mourant qui l'aima comme sa fille. Ce n'est pas l'amour de Pierre, de son cher petit Pierre, qui a fait cela.

Odette, avec cette intuition des jeunes femmes qui étudient les choses d'amour, a eu vite fait de découvrir le chagrin tombé de cette jeune fille.

Mais Christine n'a jamais rien révélé. Jamais elle n'a eu un cri, pas même dans les moments de tendre intimité, d'abandon, où les deux femmes s'étreignaient et avaient une infinie douceur à le faire, à rester là, enlacées, dans le silence de la pièce et le crépuscule des soirs d'hiver

lentement descendu autour d'elles.

La sensitive se renferme dès qu'on l'effleure.

Seulement Odette a su lire dans les yeux de l'enfant. Elle sait, et malgré toute sa volonté d'attendre, de laisser faire le temps, de laisser Pierre s'assagir, se fortifier dans les épreuves et les solitudes rencontrées, on sent, quoiqu'elle ne veuille rien en écrire, que la pensée en vibrait en son âme, s'étoilait en ses yeux penchés sur le papier mauve où s'allongeaient calmes, affectueuses, ces lignes à travers lesquelles Pierre cherche ce soir avec ferveur. Elle s'y reflète, y vit tout entière, sincère, discrète, s'offrant à son cœur avec la même douceur triste qu'avait la jeune femme en cette heure où elle écrivit cette petite lettre qu'a parfumée sa main élégante.

Et Pierre ne se lasse pas de la relire. En travers il y a aussi quelques lignes de Christine, pas beaucoup, comme d'habitude.

"Pardonne-moi, mon bon Pierre, si j'ai accepté de venir me réfugier auprès d'Odette de Trécourt avant de te consulter. C'est que, vois-tu, je ne pouvais plus vivre en cette demeure où tu n'es plus, où je ne peux m'habituer à ne plus t'entendre, à ne plus te voir."

C'est simple, gentil, un peu "petite fille". Mais Pierre comprend. Ainsi se cache mieux son cœur. Dans ce langage qui, pour lui, garde le charme du passé alors qu'ils étaient deux enfants et se disaient à tout propos de grandes tendresses sans en savoir toute la profonde signification, elle voile sa détresse de jeune fille et ne croit pas se livrer, avouer le sentiment gardé fidèlement par celle qui fut la petite amie d'enfance et doit le rester toujours.

—Toujours?... murmure-t-il.

Et ce mot tombant dans la nuit d'isolement de tout, sonne étrangement. Il songe et rêve d'une petite fille aux yeux bleus, très blonde, qu'il a bien aimée jadis.

Dehors, toutes les heures, une prière, une voix de marabout forte, limpide, tombait dans le vide immense. "Dieu est grand!" chantait-elle. Sur

la dernière note aiguë, filée, mourant comme un sanglot, un cri de désespérance qui semblait appeler Dieu, le prendre à témoin de tant de désolation, le mot se suspendait heurtant à son cœur... Toujours?... toujours?...

Ah! les "paroles gelées" qui, un jour, dans la vie "fondent et se sont ouïes!" En un coin des grandes dunes, en un coin inconnu, sans nom, il les percevait enfin.

Elles chantaient sous les étoiles, alternant avec la plainte d'hommes seuls, debout devant cette immensité nue, ravagée, âmes d'ici-bas restées fidèles à la foi ancienne, rêvant d'infini meilleur devant cette négation de tout.

Le lendemain, aux premières teintes du jour, il repartit salué par ses hôtes.

Et dans le désert glacé, dans l'immensité morte, il marche. Devant lui le petit cheval noir du spahi grimpe les dunes, éclabousse les crêtes, bondit, disparaît et reparait, va d'une même allure balancée. Ahmar chante, impassible, ne se retournant jamais.

...Et des jours, des mois, ainsi, la chevauchée lente de ces deux êtres, lancés à travers le désert, se poursuit dans l'éternel silence.

## II

Cependant certaines choses sont restées en lui; des lambeaux de souvenirs.

...C'est la vision d'un lac découvert tout à coup, étalé en travers de sa route...

Le soir vient.

Le soleil s'incline sur les sables.

C'est l'heure émouvante où, sous les derniers rayons, dans la plus belle lumière, la terre se hausse, monte palpitante, comme attirée vers ce grand ciel qui va mourir. Sous les rayons ardents courant au ras de terre, les dunes s'échelonnent dans une transparence merveilleuse; toute la gamme des roses attendris. Au milieu, le lac sommeille, bleu, d'un bleu inouï, métallique, rigide.

On ne dirait pas que c'est de l'eau. Et c'est plus beau que le ciel.

Il continue sa marche, approche.

Alors insensiblement le décor se

modifie, pâlit. Autour de lui, la splendeur des dunes s'apaise. Des lignes bleues posent sur elle un réseau d'ombres qui va grandissant. Déjà dans les lointains opposés, la terre s'efface, se couvre de cendres.

Un seul point vit encore: le lac, là, plus beau.

Il semble qu'il a recueilli toute cette lumière qui s'en allait et maintenant, illuminé, il flambe rouge et or, tressaille sous le vent comme un grand lac de feu.

Au delà, les dunes relevées dressent une haute falaise où se posent les reflets tremblants de cette eau de lumière. Deux marabouts blancs à coupole pointent à la crête. Plus à gauche, sur le ciel clair, les palmiers de Bledet-Amor, trop bleus, apparaissent presque noirs, minutieusement découpés. Une digue traverse ce lac, un trait pâle où défilent, bleus et noirs, étrangement grandis dans l'air vide du soir, des êtres, des animaux informes, très hauts, qui lentement s'éloignent, portés sur cette nappe d'or.

C'est une caravane qui passe.

...Après le poste de Dra el Kesdir, il y a un point appelé Chaab ben Lakdar. d'autres disent: Chaab el akdar. Alors, cela signifierait: les ravins bleus. Et cela se comprendrait. En effet, dans la lueur du matin aussi bien qu'aux derniers feux du jour, dans cette région, sur tous les fonds, traîne une brume bleue, très légère, estompée.

Là, des Joyeux et des Disciplinaires sous la conduite d'un lieutenant de génie construisent un poste optique. Il a avec lui, pour toute compagnie, le médecin-major attaché au détachement.

Au moment du coucher du soleil, tous les trois montaient sur la dune du poste regarder le désert bleu qui tombait à l'horizon. Alors, invariablement, un de ses camarades tendait le bras vers ces lointains et lui répétait:

—Ouargla est là-bas.

On ne voyait rien, mais ils regardaient longtemps, silencieux, nonchalants, s'essayant à se figurer ce

que pouvait être cette oasis qui les hantait, qui n'était pas très loin, mais qu'ils ne pourraient jamais aller voir à cause de ce travail et de tous ces mauvais gars qui leur donnaient déjà bien assez de peine à tenir en respect.

Après dîner, le café pris lentement, ils prolongeaient la veillée le plus possible autour de la table, puis, sous la nuit blanche, ils se séparaient. Et, suivant leur recommandation, Pierre n'oubliait jamais, avant de se glisser entre les couvertures de son petit lit de cantines, de le découvrir d'un coup sec, à cause des vipères cornues et des scorpions qui pullulaient dans ce camp et aimait bien la chaleur.

Souvent, au milieu de la nuit, il s'éveillait, s'éclairait d'une allumette, et faisait une ronde autour de lui, sur lui et sous le lit. Il en avait pris l'habitude. Cela ne lui faisait plus d'effet, mais l'occupait, l'aidait à passer la nuit. Car ne pouvant se rendormir, il s'accoudait et lisait.

Et il continua vers le Sud.

V

Bir bou Chama, Delilah, Négrine, n'existent plus. On trouvait les communications trop incertaines, trop irrégulières, et cela ne valait pas les souffrances et les privations subies par ces quelques hommes perdus dans les dunes mouvantes.

Il a eu cette joie de les faire évacuer.

Il en a réparti les hommes dans les postes de l'Oued R'rhir. Les plus malingres montèrent à l'Ahmar-Kaddon, trois durent être recueillis ici même.

Ils arrivèrent un jour, en plein sirocco, épuisés, amaigris, avec leurs grands yeux tristes, ces yeux qu'ils ont tous à la longue, et qui semblent contenir toute la désolation des horizons maudits de là-bas. Cependant ils souriaient, heureux de se retrouver à Biskra. Farou était du nombre, pas très solide lui aussi. Alors Pierre les avait conduits au docteur.

(A suivre)



POUR VOUS SERVIR MESDAMES

Nous vous donnons un service de Pharmacie à des prix réduits tout en maintenant la qualité des produits et le service prompt et sûr qui caractérisent les

LES 4 PHARMACIES

Henri Lanctot

Nourriture pour Enfants

- Nestle's Food.....36c
- Allenbury's Food.....45c et 85c
- Horlicks Malted Milk.....45c et 85c

Toniques, etc.

- Sirop Koche au Thiocol..... \$1.25
- Vin Vial ..... 1.15
- Quina Laroche ..... 1.35
- Quinum Lafarraque grand flacon. 1.75
- Carnine Lefranco..... \$1.75 et \$3.25
- Seiditz Chanteaud..... .49

Chocolats de Lowney, de McConkey

Pour vos prescriptions

Des assistants d'expérience et un laboratoire bien aménagé dans chacune de nos quatre pharmacies vous assurent leur bonne expérience

Coin Ste Catherine et St-Denis

Coin St-Laurent et Prince Arthur,  
447 St-Laurent, pres De Montigny,  
Nouvelle pharmacie :  
Coin St-Denis et Square St-Louis

“ DIOZO ”

Le merveilleux désinfectant proprement mis en petites boîtes magnifiques d'aluminium, qui contient une matière antiseptique, connu pour être le désinfectant et le destructeur de mauvais ses odeurs le plus puissant sur terre, d'une odeur toujours agréable et détruisant les germes des maladies microbiennes, prévient la contagion, chasse les mites de vos gardes robes, chasse les canerelas, la vermine et les souris, etc, etc. Vendeuses et vendeurs demandés pour Montréal et toutes les autres villes du Canada.

Echantillons envoyés sur réception de \$1.25

S'adresser à

N. PAQUETTE, Agent général,  
1800 Ontario Est Montreal

L'amour est la poésie du cœur. X.

# UNE... MERVEILLEUSE DECOUVERTE

— LISEZ CECI : —

C'est dans votre intérêt : Pour cette raison, une dame après plusieurs années d'étude et d'expérience, réussit à découvrir un remède infailible contre les maladies de rognons et de la vessie, et facilite la digestion, et la surnommé

## “ LA JOIE DU PEUPLE ”

La recommandation et les témoignages ci-dessous vous donnent une preuve incontestable de sa valeur.

Je certifie que le remède appelé “La joie du peuple”, que “Madame Séguin” m'a vendu pour la maladie du “Foie” et des “Rognons” dont je souffrais depuis longtemps, m'a tout à fait rendu à la santé. Après avoir essayé des remèdes de plusieurs médecins sans aucun résultat c'est sur le conseil de plusieurs personnes que j'ai essayé le remède de Madame Séguin qui m'a rendu à la santé.

Mme Veuve ONESIME COMTOIS,  
St-Bruno, Québec.

Montréal, 10 avril, 1908.

Je certifie que les remèdes de Mme Séguin m'ont complètement guéri d'une maladie des rognons dont je souffrais depuis des années et que plusieurs médecins m'avaient déclaré inguérissable. Je peux dire avec reconnaissance que les remèdes de Mme Séguin m'ont guéri de cette maladie de rognons et de vessie. Après quoi j'ai signé,

ALFRED BOUCHARD,  
604 rue Cuvilliers, Montréal.

Cette merveilleuse découverte ne s'applique pas seulement aux maladies des rognons et de la vessie mais aussi à toutes les maladies particulières au sexe féminin. C'est pourquoi, MADAME VICTORIA SEGUIN invite tout spécialement les Dames et Demoiselles qui seraient atteintes d'aucune maladie particulière à leur sexe de vouloir bien aller la consulter dans leur propre intérêt. Ces consultations sont absolument gratuites et ne peuvent que vous être profitables.

**En vente dans toutes les Pharmacies et Magasins Généraux.**

CONSULTATIONS GRATUITES

Heure du Bureau :

de 8 à 10 a. m. — de 7 à 10 p. m.

DÉPOT PRINCIPAL :  
412 Rue Cuvillier, près Ontario,  
HOCHELAGA.

Mme V. SEGUIN.



CHAMBRE DU

RECORDER DE LA CITÉ DE MONTRÉAL,

Montréal, 30 Avril 1897

*D'après les informations  
prises à bonne source je n'hésite  
pas à recommander M<sup>me</sup>  
Victoria Séguin comme digne  
de toute confiance. Les  
Amis sont considérés  
comme officieux pour ces  
faibles maladies.*

*Alfred Bouchard  
Recorder de la Cité de  
Montréal*

**N'oublions pas** que tous les Canadiens ont le devoir d'encourager la littérature nationale et que c'est être patriote que de déboursier quelques dollars par an dans ce but. La Librairie Nationale, Casimir Hébert, 200 rue Saint-Denis, Montréal, est la seule librairie au Canada s'occupant exclusivement des œuvres du terroir. Elle mérite l'encouragement de tous et compte que ces efforts pour la diffusion des œuvres canadiennes trouveront un écho dans votre cœur et que votre patriotisme se traduira par une commande. Demander un catalogue. LIBRAIRIE NATIONALE, CASIMIR HÉBERT, directeur, 200 RUE ST-DENIS, Montréal.

# Librairie Nationale Vient de paraître :

200 rue ST-DENIS

Coin Ste-Catherine, MONTREAL

**Casimir Hébert,**

Libraire Expert, Éditeur,  
Commissionnaire

DUCET (Louis-Joseph).—“La Chanson du Passant”.  
— Poésies canadiennes, 1 vol. in-8 de 112 pp. Prix: 0.60, franco par la poste : 0.67.

C'est le premier volume publié par la Librairie Nationale et voici l'appréciation qu'en fait un poète déjà connu :

“Dès son premier livre de vers, M. Louis-Joseph Ducet se révèle un des meilleurs poètes de chez nous. “La Chanson du Passant”, est une page d'art franchement “originale ajoutée à la jeune littérature canadienne.”

(ALBERT FERLAND de l'Ecole littéraire de Montréal.)

## Théâtre National

M. P. CAZENEUVE, directeur

Coin des rues  
Ste.Catherine et Beaudry

Tel. Bell Est 173  
Marchands 520

Semaine du 19 Oct.

## “L'ESPIONNE”

Les jours de fête, matinées, mêmes prix qu'aux soirées.

## L'AME SOLITAIRE

Poésie par ALBERT LOZEAU

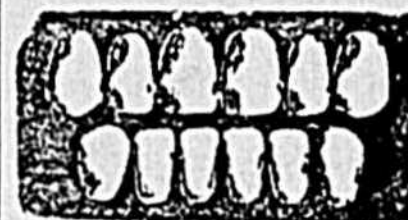
Charmant volume, édition de luxe imprimé à Paris.

- 1 volume 7 1-2 par 5, broché.....88c.
- “ demi relieure chagrin.....\$1.35
- Pleine relieure, veau souple, rouge,  
tranche rouge.....1.40
- Demi reliure, morceau
- Demi relieure, marocain poli, avec coins tranche dorée.....2.10
- Demi relieure, amateur chagrin, avec coins,  
tranche dorée.....1.85
- Pleine relieure, chagrin, 1er choix,  
tranche dorée.....2.90

**Librairie Beauchemin**

(A responsabilité Limitée)

256, rue St. Paul, Montréal.



Nos dents sont très belles naturelles, garanties.  
INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (incorporé), 162 rue St.-Denis, Montréal:

## GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette,

Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialités de GANTS PERRIN au

**PARIS KID GLOVES STORE**

431, RUE STE-CATHERINE Ouest  
PHONE UP 1068

## LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal

### DE LA GARDE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, 29.00 a. m., 27.45 p. m.  
TORONTO, CHICAGO, b8.45 a. m. a10.00 p. m.  
OTTAWA, b8.35 a. m., a10.10 a. m., c8.35 a. m., b4.00 p. m., a9.50 p. m., a10.15 p. m.  
SHERBROOKE, b8.25a.m., b4.30p.m. d7.25p.m.  
HALIFAX, ST-JOHN, N.-B., d7.25 p. m.  
ST-PAUL, MINNEAPOLIS, 29.50 p. m.  
WINNIPEG, VANCOUVER, a10.10 a. m. & 10.15 p. m.

### DE LA GARE VIGER

QUEBEC, b9.00 a. m. à 2 p. m. à11.30 p. m.  
TROIS-RIVIERES, a9.00 a. m., a 2.00 p. m., b5.10 p. m. a 11.30 p. m.  
SHAWINIGAN, FALLS: b2.00 p. m.  
OTTAWA, b8.30 a. m., b6.00 p. m.  
JOLIETTE, b8.20 a. m., 9.00 a. m. b5.00 p. m.  
ST-GABRIEL, a9.00 a. m., b5.00 p. m.  
STE-AGATHE, b8.45 a. m., c9.15 a. m. (1) 1.30 p. m. b4.00 p. m.  
NOMINGUE, R. 8.45 a. m., c9.15 a. m., (1) 1.30 p. m. b4.00 p. m., [a] Quotidien, [b] Quotidien, excepté les dimanches, [c] Dimanche seulement, [d] Quotidien excepté le samedi, (1) Samedi seulement, (R) Lundi, mercredi et vendredi.

A. E. Lalande, agent des passagers pour la ville.  
Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

**BILLETTS DE PASSAGE SUR STEAMERS.**

## Synopsis des Réglements concernant les Homestead du Nord-Ouest Canadien

Toute section de nombre pair des terrains de la Puissance au Manitoba, ou des Provinces du Nord-Ouest; excepté les lots 8 et 26; non réservés; pourra être prise comme homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille, ou par tout individu mâle de plus de dix huit ans sur un espace d'un quart de section de 160 acres, plus au moins.

La demande d'entrée pour homestead doit être faite personnellement au bureau de l'agent local ou du sous-agent. Néanmoins, une entrée par procuration peut être faite dans certaines conditions par le père, mère, fils fille frère ou sœur du futur colon.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous:

(1) Une résidence de six mois ou moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le même colon a feu et lieu sur la terre qu'il possède d'une étendue de pas moins de 80 acres dans les environs de son homestead, les conditions de cet acte, quant à la résidence, pourront étre remplies par le fait de résider sur le dit terrain. Un co-propiétaire en terrain ne sera pas tenu à cette formalité.

(3) Si le père—ou la mère si le père est décédé—de toute personne, qui est illégitime pour faire l'entrée d'un homestead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme d'une étendue de pas moins de 80 acres dans le voisinage du terrain entré pour la dite personne comme homestead, les conditions de cet acte quant au lieu de résidence, avant d'obtenir la patente, pourront étre remplies par le fait que cette personne habitera avec le père ou la mère.

4 Le mot “voisinage” des deux précédents paragraphes, veut dire pas plus de neuf milles en ligne directe, exclusivement des largeurs allouées au routes croissantes dans l'arpentage.

(5) Un propriétaire d'homestead, désireux de remplir ses devoirs de résidant en concordance avec les articles ci-dessus pendant qu'il habite avec des parents sur une ferme lui appartenant, devra notifier l'Agent du District de cette intention.

Avant de demander des lettres patentes, le colon devra donner avis de six mois, en écrivant au Commissaire des Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

W. W. CORRY,

Sous-ministre de l'intérieur.

N.B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

## Pourquoi devient-on Tuberculeux?

Parce qu'on ne tient pas compte d'un rhume de cerveau.

Parce qu'on néglige un rhume de poitrine.

Parce qu'on ne soigne pas une bronchite.

Parce qu'on ne sait pas préserver, aseptiser, antiseptiser tes voies respiratoires.

Parce qu'on ne connaît pas ou qu'on n'emploie pas les

### CAPSULES CRESOBENE

Avec les CAPSULES CRESOBENE on empêche les rhumes de cerveau de tomber dans la poitrine. On calme la toux de la grippe ou de la bronchite, dont on cicatrise les lésions, terrains propices aux bacilles. On donne de la respiration aux Asthmatiques, aux emphysémateux. On préserve ses Voies respiratoires de l'invasion microbienne en aseptisant l'arbre aérien jusque dans ses ramifications les plus intimes.

Les CAPSULES CRESOBENE possèdent une efficacité prodigieuse et opèrent des guérisons merveilleuses.

*Que de temps gagné! Que d'ennuis supprimés! Que de catastrophes évitées! Par l'emploi de ce merveilleux produit.*

En vente dans toutes les pharmacies. Prix, 50c. le flacon.

Dépôt général: Pharmacie Décary, coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis, Montréal. (No. 2)

LOTION. . . .

**"SAPHO"**

HYGIÈNE DE LA TÊTE

INSECTICIDE . . .

**"SAPHO"**

POUR DESTRUCTION COMPLÈTE DE  
TOUS LES INSECTES

THE

**Sapho Mfg. Co.**

61 ST-GABRIEL,  
MONTRÉAL.

Demandez le Catalogue des produits  
"SAPHO"



**LA GÈNE**

Le secret de rire toujours, aussi le moyen de se débarrasser de la gêne, sous quelque forme que ce soit, chez les deux sexes, jeunes ou vieux, de cette gêne qui rend esclave quelquefois, ridicule toujours et vous empêche d'occuper la place que vous

méritez en ce monde, Détails complets envoyés gratis sur réception d'un timbre de 2 cents.

Adressez :  
**THE DOMINION AGENCY**  
Dept. 3

107 St. Jacques, Montréal, Qué.

**GUÉRISON GARANTIE  
DE TOUTES les MALADIES des PIEDS**

— PAR —

**Mme. E. RATELLE, Spécialiste**

Successeur du célèbre Professeur E. RATELLE  
Maison établie depuis 47 ans.

Traitement Efficace Des  
Corps, Oignons; Ongles Incarnés,  
Transpiration Etc., Etc.,

**MME. E. RATELLE, Pédiacre,**  
163 RUE ST. DENIS, Montréal.

**FLEURS FRAICHES**

Reçues tous les jours chez :

**ED. LAFOND**

Le Fleuriste des Théâtres

409, Rue Ste-Catherine Est

Tout ouvrages exécuté à prix modéré.

Tel. Bell Est 1949

**SPECIALISTE DIPLOMÉE**

Pour

**Massages de tous genres**

Traitement du Cuir Chevelu,  
Massage de la Figure et du Corps.

Résultat Immédiat satisfaisant GARANTI

Sur demande, nous traitons nos patients  
à domicile.

**Madame A. L. BLATCH,**

**SPECIALISTE**

**902 AVENUE ESPLANADE ANNEXE**

Près rue Fairmount

**MILE-END**

**CIGARETTES**



**SWEET  
CAPORAL**

fumées  
universellement

**FOURRURES**

Hâtez-vous si vous voulez bénéficier de l'escompte spécial que nous continuerons de donner pour quelques jours encore sur toutes nos marchandises, Nous offrirons entre autres

**Manteaux rat musqué dans les derniers styles à de très bas prix.**

Manteaux Near Seal depuis.....\$22.50  
Haute qualité de Manteaux doublés et garnis de fourrure. ....\$45.00  
Manteaux Pony de Russie depuis. ....\$35.00  
Cravates et Manchons Near Seal, le set. . . \$10.00  
Cravates et Manchons en écureuil, le set. . \$15.00 et plus



**O. NORMANDIN,**

GROS ET DETAIL

350 BOULEVARD ST-LAURENT,